This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

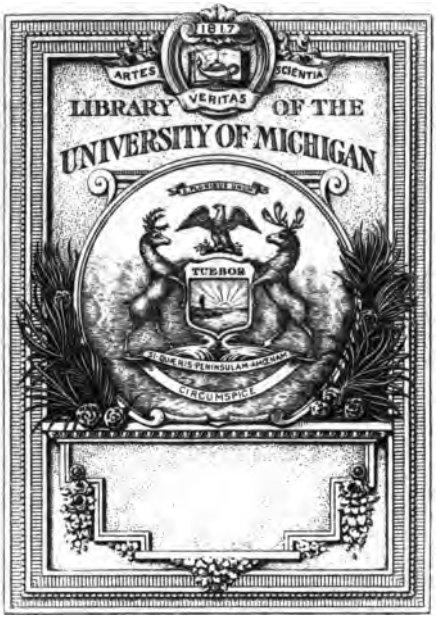
About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

PG
1981
.D9
C8

Duveyrier-La cour plénière.

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Fumeyrier, Honoré Marie Nicolas, baron.

LA COUR PLÉNIERE,

HEROÏ-TRAGI-COMÉDIE.

EN TROIS ACTES ET EN PROSE;

Jouée le 14 Août 1788;

Par une Société d'Amateurs, dans un Château aux environs de Versailles.

Par M. l'Abbé DE VERMOND, *Lecteur de la Reine.*

..... La chétive pécore
S'enfla si bien, qu'elle creva.
LA FONTAINE.

A BAVILLE,

Et se trouve A PARIS,

Chez la Veuve LIBERTÉ, à l'enseigne de la Révolution.

1789

Digitized by Google

PERSONNAGES.

L'ARCHEVEQUE DE SENS, principal miniſtre.
M. DE LAMOIGNON, garde des ſceaux.
M. DE MAUPEOU, chancelier.
Madame DE LAMOIGNON.
La marquiſe DE BRIENNE.
Le Baron DE BRETEUIL, miniſtre.
Le Comte DE MONTMORIN, miniſtre.
Le Chevalier DE GUER, député de la Brétagne.
Le Comte DE VIENNOIS, député du Dauphiné.
Le Comte DE SABRAN, député de Provence.
Le Cevalier DE MESPLESSES, député du Béarn.
Madame d'EPREMESNIL, & ſes deux filles.
ALBERT, maître des requêtes, chefs des eſclaves.
PIEPAPE, jadis lieutenant-général de Langres : eſclave,
L'abbé MAURI, l'un des quarante de l'académie françaiſe, eſclave.
L'Abbé MORELLET, l'un des quarante de l'académie françaiſe, eſclave.
BLONDEL, ſecrétaire du ſceau, jadis avocat, eſclave.
Troupes d'eſclaves, parmi leſquels on diſtingue DAGOULT, MONTGALAN, quelques conſeillers d'état, maîtres des requêtes, intendans, &c.

PQ
1981
D9
C8

La ſcene eſt à Verſailles.

Digitized by Google

AVIS
DES ÉDITEURS.

L'Auteur de cet Ouvrage ne l'avoit pas d'abord destiné pour l'impression.

Enchanté d'avoir réussi à mettre sur le grand théâtre de l'administration ministérielle, des personnages dont il connoissoit parfaitement les mœurs, le langage & le caractère, il s'est amusé à faire répéter sur un petit théâtre d'appartement & pour le plaisir de quelques personnes de distinction, la préparation des scènes qu'ils exécutent devant le public. (1)

Son amour-propre a joui d'un nouveau triomphe. Ses talens littéraires n'ont pas eu de moindres succès que ses talens politiques.

Le hasard nous ayant procuré la connoissance de ce petit chef-d'œuvre dramatique, nous avons tant fait, par nos éloges, par la perspective de gloire que nous avons présentée au merveilleux abbé, qu'il n'a pu résister à nos instances, & que nous en avons obtenu la permission de livrer au grand jour cette précieuse production, & même de la livrer sous son nom.

Comme ce n'a pas été sans peine, que nous avons déterminé le modeste auteur à nous confier sa piece; le temps s'est écoulé, & quelques-uns des événemens, dont il y est fait mention, se sont éloignés. Il est vrai aussi que la catastrophe s'est approchée, &, qu'à la rigueur, il y a, à tout prendre, une sorte de compensation: mais

(1) Cette piece a été réellement jouée dans un château voisin de Versaille. Plusieurs personnes de la premiere qualité ont assisté à la représentation. Le jeu de la scene a été si vrai, & l'illusion si complete, qu'on a vu, à différentes repriſes, les spectateurs, oubliant qu'ils assistoient à une comédie, & par un *quiproquo* qui fait l'éloge de l'ouvrage, siffler les acteurs qui représentoient messeigneurs de Sens & de Lamoignon, en croyant siffler les originaux; puis se réveiller comme d'un songe, se regarder, rire de leur mépriſe, & faire retentir la salle d'applaudiſſemens..... Quel triomphe pour un auteur!

Digitized by Google

toujours le lecteur ſe tiendra pour averti, afin qu'il n'aille pas nous faire quelques miſérables chicanes qui, maintenant, n'auront point d'excuſe.

Dans le préſent que nous faiſons à nos contemporains, nous n'avons d'autre but que celui de plaire & de les inſtruire; & nous ſommes tellement perſuadés que nous l'avons rempli, que nous comptons ſur la reconnoiſſance univerſelle.

Les acteurs même qui occupent la ſcène, ne nous ſauront pas mauvais gré de la publication de ce drame: ils conviendront tous, que ce qu'on appelle la partie des mœurs eſt ſupérieurement traitée, que le dialogue eſt d'une vérité rare; car l'étonnant écrivain nous a aſſuré, que ce n'étoit pas ſeulement ce que doivent dire, mais ce que diſoient, (1) *en effet, ſes héros, qu'il leur mettoit dans la bouche. Au fond, un portrait reſſemblant à ſon mérite, & il eſt toujours agréable quand on nous fait penſer, parler, agir; qu'on nous faſſe penſer, parler, agir, comme nous penſons, parlons & agiſſons réellement.*

---

(1) Ce que nous avançons ici, nous diſpenſe de prévenir le lecteur ſur quelques tournures de phraſe, & certaines expreſſions où l'on méconnoîtroit le ſtyle du délicieux abbé, telles que: *puant* Janſéniſtes, *travailler* le clergé, la *Robinaille*, *&c. &c.* C'eſt ainſi que Moliere, pour mieux faire reconnoître le perſonnage qu'il *jouoit* dans le Tartufe, empruntoit juſqu'à ſon langage: c'eſt ainſi que l'adroit abbé, à l'imitation de Moliere, a ſu ſe procurer, par le moyen d'un valet-de-chambre du garde des ſceaux, l'auguſte fimarre dont s'eſt affublé l'acteur qui a *joué* le perſonnage du grand Lamoignon.

Digitized by Google

LA COUR PLÉNIERE,

HEROÏ-TRAGI-COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE PRINCIPAL MINISTRE, LE GARDE DES SCEAUX, ALBERT.

(Albert eſt devant un bureau avec des cartons & des papiers : il vient de faire lecture du projet d'édit portant établiſſement d'une Cour Pléniere.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Eh bien ! Mons Albert, que dites-vous du projet ? N'eſt-il pas ſublime ?

ALBERT.

Monſeigneur, il eſt ſublime ; digne du grand miniſtre qui l'a conçu.

LE GARDE DES SCEAUX.

Digne de la nation qu'il doit rendre heureuſe, & d'ailleurs très-conforme aux lois fondamentales que je reſpecte ; vous le ſavez bien.

ALBERT.

Et moi donc, monſeigneur ?

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Ha, ha ! je m'en doutois : & moi auſſi, meſſieurs ; mais ! faudroit-il y renoncer, ſi les lois étoient contraires ? & ces petites *ſcrupuleuſes*, n'eſt-il aucun moyen de les humaniſer ?

LE GARDE DES SCEAUX.

Suivant l'occaſion... Voulez-vous que je parle avec franchiſe ? je les compare á des vieilles prudes qui ne ſont pas fâchées qu'on les viole quelquefois. (*Il rit.*)

ALBERT.

J'admire la gaieté de monſeigneur juſques dans les choſes les plus graves.

Digitized by Google

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Tenez : j'ai plus de franchise encore. Vos loix, dont vous parlez beaucoup, vos loix fondamentales sur-tout, que je cherche depuis que je suis au monde, & que je ne trouve pas, ne m'ont jamais paru qu'un épouvantail placé vis-à-vis du trône, comme on en met au milieu des champs pour écarter les oiseaux. De loin il fait peur, de près c'est un haillon.

LE GARDE DES SCEAUX.

Ah! monseigneur, lorsque je vous les livres, laissez-leur au moins leur valeur apparente. Comment diable! sans les lois, plus de parlement, je le sais bien; mais aussi plus de garde des sceaux.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Et plus de chancelier, monsieur de Lamoignon. Mais aussi, sont-ce des lois qu'il nous faut dans la circonstance présente? Sont-ce de vieilles rubriques que vous nommez principes? Non, messieurs; ce sont des idées qu'il nous faut, des idées nouvelles, & non pas des lois. Ma foi, je regrette encore l'ombre de respect que je suis forcé de conserver pour elles!

ALBERT.

L'ombre du respect!... oserois-je demander à monseigneur, si l'établissement de la cour plénière en est une preuve?

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Comment! cela vous échappe, Mons Albert? Voyez quel est notre état actuel. La recette égale tous les ans la dépense... moins 180 millions. Ce fou de Calonne, après avoir fait cent gambades assez heureuses, finit par une culbute mortelle: il assemble les notables. Cette assemblée a fait un grand bien, je l'avoue; elle m'a fait ministre principal; mais aussi quelle fonte de maux! Ces notables si bien choisis, dont on étoit si sûr, ne s'avisent-ils pas de s'enflammer du zele national, de l'amour patriotique? Moi-même, j'étois alors le plus effronté citoyen!... Nous demandons des comptes: vainement on veut nous égarer avec des états imparfaits, infidelles, contradictoires; le fameux déficit est devine: Calonne est chassé: parvenu au point d'où il venoit de partir, je ne sais par quel prestige, j'ai vu les choses à-peu-près comme il les voyoit. Plus fin cependant, je congédie bien vite mes anciens confreres les notables: je fais, faute de mieux, les plans que je venois de dénigrer;

Digitized by Google

& j'envoie le fameux édit du timbre au parlement.

Ce parlement enrégiſtroit les impôts depuis cent cinquante ans, j'ignore à quel titre ! mais enfin cette petite coutume s'étoit établie pour la commodité de tout le monde ; il étoit d'ailleurs ſi complaiſant, ſi bon, qu'on ne ſongeoit pas à lui conteſter ſa plus belle prérogative. Au contraire, on ſe gardoit bien de toucher à ſon reſſort immenſe, parce qu'un ſeul enregiſtrement opprimoit tout-d'un-coup vingt-deux provinces. Qui diable s'y ſeroit attendu ? Voilà mes Robins qui rougiſſent, pour la premiere fois, qui font les difficiles, les hommes de bien, qui veulent imiter les notables, qui demandent des états, des comtes, des éclairciſſemens.

J'inſiſte : alors ils perdent la tête ; ils me font la plus étrange capucinade ; ils déclarent qu'ils ont mal fait d'enrégiſtrer juſqu'à préſent ; qu'ils n'en ont pas le pouvoir ; qu'ils ne ſont pas les repréſentans de la nation ; que la nation ſeule a le droit de conſentir les impôts ; qu'il faut aſſembler les états-généraux : enfin, toutes les billeveſées que vous avez vues.

Je ne parle point de ma bonne contenance, du lit de juſtice, du timbre enregiſtré, & de l'impôt territorial adjoint au timbre : vous ſavez les raiſons de cette objection ; c'eſt la perfidie la plus adroite !.... Voyez-vous, comme déja l'on reproche au parlement de n'avoir pas enregiſtré l'impôt territorial, à cauſe de ſes exemptions perſonnelles ? Voyez-vous, comme on affecte de ne plus parler du timbre qu'il a ſi bien eſquivé, & d'oublier ſurtout, qu'au moment où l'impôt territorial lui fut préſenté, il venoit d'abdiquer des pouvoirs qu'il eût été trop ridicule de reprendre ?

Je ne parle pas non plus de ſon exil à Troyes ; de ſon rappel forcé : j'en ai dit aſſez pour ſaiſir les réſultats de notre ſituation : d'un côté, néceſſité des impôts ; de l'autre, impoſſibilité de l'enregiſtrement. Dans cette criſe, les petits eſprits ne voyoient qu'une reſſource, l'aſſemblée des états-généraux ; les eſprits forts en voient une autre, la banqueroute ; moi, j'en voyois une troiſieme, celle de m'affranchir d'une tutelle mépriſable, d'abolir cette ville formule d'enregiſtrement, de déclarer, par un bel édit, le Roi propriétaire de tous les biens de ſon royaume, & de prendre tout ce qui ſeroit à ma convenance.

Mais voici ce que j'appelle reſpecter encore les lois

Digitized by Google

qui ne le méritent guere : déterminé à prendre, je préfere la maniere le plus décente.

ALBERT.

Monſeigneur ! le ſcrupule eſt exceſſif : il ſeroit facile de prouver que tout appartient au Roi.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Eh bien ! Monſieur, je ſuis ſcrupuleux. Je laiſſe au peuple une apparence de propriété : je conſerve l'enregiſtrement, parce qu'à ſes yeux, cette momerie repréſente encore le conſentement de la nation. Mais, moi, pour être entiérement libre, c'eſt de l'enregiſtrement lui-même que je m'empare ; j'invente & je forme un tribunal auquel je donne le nom impoſant de cour pléniere, qui ſoit chargée d'enregiſtrer pour tout le royaume, & dont tous les membres ſoient autant d'automates qu'un coup de ſifflet agite & dirige à mon gré.

LE GARDE DES SCEAUX.

Et cette clauſe, d'ailleurs, par laquelle ils ſeront forcés d'enregiſtrer deux mois après la préſentation des édits, quelles que ſoient dans l'intervalle la force & la juſtice de leurs remontrances ; cette clauſe n'a-t-elle pas tout prévu ? Vous me la devez, monſeigneur, & je la dois moi-même, je l'avoue avec reſpect, au couſin Maupeou. Le drôle s'en étoit douté ; mais toujours poltron, il n'en avoit haſardé que les préliminaires : c'eſt juſtement l'article troiſieme de ſon édit du mois de décembre 1770.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Oh ! pour les détails, je reconnois avec grand plaiſir les bons ſecours que vous m'avez prêtés ; auſſi c'eſt choſe réſolue : nous partagerons l'honneur de la journée, n'eſt-il pas vrai ?

LE GARDE DES SCEAUX.

Et cette compoſition de la cour pléniere, ne ſeroit-elle pas ſeule, un chef d'œuvre de politique & d'équité tout enſemble ? Tous les grands chambriers de Paris appelés là pour allécher les autres, & pour me donner l'air de les careſſer, tandis que je les poignarde ; cette grand'chambre, dont la moitié eſt déja ſubjuguée, & dont l'autre moitié, ſi elle rechigne, ſe trouvera tout-à-coup engloutie au milieu des conſeillers d'état, des maîtres des requêtes, des parlementaires de province que je nommerai ; des archevêques, des évêques que vous nommerez ; des gentilshommes, des chevaliers des ordres,

Digitized by Google

ordres, des gouverneurs & des lieutenans généraux de province que nous nommerons ensemble; des grands officiers de la maison du Roi, qui...

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Oui, tout cela est fort bien combiné.

LE GARDE DES SCEAUX.

Et ne dirons-nous rien de mes suppressions & de mes grands bailliages, qui vous vengent assez de la capucinade, & qui nous procurent le triple avantage de contenter nos petites vengeances personnelles, de détourner l'attention publique de l'objet principal, du danger évident des propriétés, pour la porter sur un nouvel ordre de juridictions qui doit plaire à la multitude; enfin, de tromper le Roi lui-même, intimément persuadé qu'il ne s'agit ici que d'une réforme dans l'administration de la justice, redoutée des parlemens, mais nécessaire à la félicité publique?

ALBERT.

Messeigneurs, je suis dans l'admiration! Le bon homme Richelieu & l'imbécille Mazarin n'ont jamais été si loin: celui-ci fuyoit devant les parlemens, l'autre se contentoit de les mépriser.

LE GARDE DES SCEAUX.

Et nous les détruisons... Je n'ai plus qu'un petit changement à proposer; & c'est la lecture de l'édit, qui vient de m'en donner l'idée. Nous l'intitulons: Edit portant établissement d'une cour plénière; je voudrois mettre *Rétablissement de la cour plénière*. Les nouveautés effarouchent toujours un peu. J'ai entendu dire que la France avoit jadis une cour plénière, & ce ne seroit pas une mal-adresse, ce me semble, d'annoncer notre constitution nouvelle, comme une résurrection, un rétablissement de l'ancienne constitution.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Non pas, s'il vous plait: l'honneur de l'invention m'appartiennent, & je ne veux pas avoir l'air d'un homme qui, sans imagination, sans ressources, sans idées, se traîne sur les pas de ses devanciers.

LE GARDE DES SCEAUX.

Mais! ne sommes-nous pas d'accord, qu'entre nous deux, l'inventeur ne sera pas nommé?

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Soit; mais tôt ou tard, il peut être connu; &, ne voulez-vous pas aussi faire imprimer à côté de notre

Digitized by Google

édit, le plan de la cour pléniere, donné par Boynes, ſous Louis XV?

ALBERT.

Monſeigneur, daignez vous calmer; la propoſition de monſeigneur le garde des ſceaux peut avoir quelque utilité, & elle eſt ſans danger. Le petit peuple, en ſuivant la pente tracée, ſe croira bonnement ramené à l'ancien régime; les bons eſprits, ceux dont le ſuffrage vous plaît ſans doute, n'y ſeront pas trompés. Le tribunal dont monſeigneur le garde des ſceaux a entendu parler (ſi la cour pléniere fût jamais un tribunal) n'étoit compoſé que des hauts barons du royaume. Ils y étoient appellés par leur naiſſance, & non par le choix du miniſtre. En vérité votre cour pléniere ne reſſemble pas plus à celle de St. Louis, que vous ne reſſemblez vous-même à l'abbé Suger.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Ah, petit badin! vous ſerez lieutenant-civil, je le vois. Mettez donc *rétabliſſement*, puiſqu'il le faut; & ſur-tout, inſérez dans le préambule quelques lignes qui faſſent valoir le ſacrifice.) *La pendule ſonne ſept heures.*) Déjà ſept heures! allons, monſieur Albert, il faut retourner à l'impreſſion; nous n'avons pas un moment à perdre.

ALBERT.

Eſt-ce toujours pour jeudi, monſeigneur?

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Oui, ſans doute.

ALBERT.

Je penſois que l'arrêté de ſamedi, pourroit déranger quelque choſe.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Fi donc!

LE GARDE DES SCEAUX.

Notre maxime en affaires eſt de regarder toujours devant ſoi, jamais derriere.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Ha! *quelquefois de côté*: comment d'ailleurs changer les ordres donnés pour les provinces?... Vous reſtez M. de Lamoignon?

(Albert fait une révérence profonde, & ſort.)

Digitized by Google

SCENE II.

LE PRINCIPAL MINISTRE, LE GARDE DES SCEAUX.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Sept heures ! notre écervelé doit être sur le chemin des isles Sainte-Marguerite.

LE GARDE DES SCEAUX.

Et Goëssard sur la route de Pierre-en-Scise. J'ai quelqu'inquiétude cependant : ils ont dû être enlevés à quatre heures du matin, & point d'avis.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Le pauvre petit Goëssard m'intéresse fort peu ; mais ce d'Éprémesnil !...

LE GARDE DES SCEAUX.

Vous n'avez pas voulu me croire : vous l'avez ménagé : si j'eusse été le maître, depuis long-temps nous en serions débarrassés.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

J'en voulois tirer parti ; mais je me suis trop pressé : j'ai publié trop tôt nos entrevues, dans lesquelles je me laissois bonnement endoctriner : je voulois le rendre suspect ; il a vu le piege, & sa cervelle s'est embrasée.

LE GARDE DES SCEAUX.

Au moins, puisque nous le tenons, tenons-le bien. Ne seroit-il pas possible que le soleil de Provence, donnant à plomb sur cette tête ardente?... Ma foi, si vous vouliez !...

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Aider un peu le soleil ?... Non : nous n'en sommes pas là, & l'ennemi n'est pas assez dangereux. Que diable peut-il faire à deux cents lieues d'ici, entre quatre murailles, & sur un roc en pleine mer ?

LE GARDE DES SCEAUX.

Il peut écrire.

LE PRINCIPAL MINSTRE.

A qui ? à la sentinelle ? Non ; il faut même, s'il est possible, donner à notre démarche un air de nécessité ; & à la détention de d'Éprémesnil, un prétexte légitime.

Digitized by Google

LE GARDE DES SCEAUX.

La choſe eſt faite : j'ai mes trompettes qui publieront, dès ce ſoir, qu'on ne punit pas dans la perſonne de d'Eprémeſnil, le Démoſthene du parlement, l'auteur des dernieres rémontrances & de l'arrêté; mais un vil eſpion du gouvernement, qui n'a pas rougi de donner cinq-cents louis pour ſéduire les gardiens de l'imprimerie royale !... acheter les premieres épreuves de nos édits ! le ſecret de l'état !...

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Pas mal, en vérité! la fable trouvera toujours quelques eſprits crédules, & cela ſuffit. Ma foi! plus je réfléchis, plus nos plans me paroiſſent ſagement concertés. Il ne s'agit que d'aviſer enſemble aux moyens de l'exécution. Le premier.

LE GARDE DES SCEAUX.

Le premier moyen, monſeigneur, eſt entre nous une confédération inviolable, il faut mettre enſemble, notre crédit, nos intérêts, nos cabales, nos intrigues; ne nous ſéparer jamais, encore moins nous combattre.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

C'eſt mon déſir, & vous les ſavez bien.

LA GARDE DES SCEAUX.

Vous ſavez auſſi que chaque conjuration a ſon ſerment : allons, monſeigneur, un petit ſerment ſur l'évangile.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Vous moquez-vous? Je vous ferai donc jurer ſur la loi Salique ?.... Ne plaiſantons pas. Voici ma promeſſe (*il lui tend la main :*) foi de gentilhomme je jure de vous être inébranlablement attaché.

LE GARDE DES SCEAUX *ſerrant la main du premier miniſtre.*

Je le jure de même; à la vie & à la mort.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Nous convenons d'eſſayer la douceur avant d'employer la violence : nous convenons que, ſi la grand'chambre accepte, tout eſt dit : c'eſt donc à la grand'chambre qu'il faut tendre nos filets? Vous connoiſſez votre grand'chambre.

LE GARDE DES SCEAUX.

Comme ma famille.

Digitized by Google

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Vous allez donc me donner les signalemens?

LE GARDE DES SCEAUX.

Sans doute. Mais tout ceci va se passer pendant l'assemblée du clergé, & nous convenons aussi qu'il n'est pas inutile de le *travailler*. Vous connoissez votre clergé?

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Comme la cour. Soyez tranquille : je vous fournirai la liste des soutanes. Commençons par les robes rouges. Tenez, voilà l'almanach royal. (*Le garde des sceaux prend & ouvre l'almanach royal.*) Je ne sais si vous pensez comme moi : je mets tout le parlement dans la grand'chambre, & la grand'chambre dans quatre personnes, d'Ormesson, Joly de Fleury, d'Ammécourt, & Robert.

LE GARDE DES SCEAUX.

Votre calcul est sévere. La grand'chambre en a d'autres qui ont aussi leur mérite & leur opinion : Séguier, par exemple, moins connu par son talent sublime, que par sa dissipation. Je vois même dans les enquêtes, des jeunes-gens qui promettent : mais j'ai des amis parmi tous ceux que vous ne nommez pas, des amis dont je suis sûr ; &, à la rigueur, il vous suffit d'opérer sur les quatre que vous avez nommés.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

A-la-bonne-heure, Eh bien! d'Ormesson; quel est cet homme-là? Je le connois peu : ses sociétés ne sont pas les miennes.

LE GARDE DES SCEAUX.

Je le crois ; d'Ormesson a les mœurs rigides : c'est un vrai magistrat ; il en a conservé les principes & le costume, assez bon juge au demeurant ; mais caustique, mauvais ame, gauche, inepte au service du roi. Son Noiseau suffiroit pour l'exclure : en général cet homme est haï & estimé.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Ces gens-là sont difficiles à manier. Nous verrons cependant... Et Fleury.

LE GARDE DES SCEAUX.

Oh! celui-là est un docteur, un savant en *us*, un vrai Caritides, obscur, ennuyé.

Digitized by Google

LE PRNICIPAL MINISTRE.

D'Ammécourt & lui, cependant, ſont plus adroits que les autres.

LE GARDE DES SCEAUX.

Plus faux, monſeigneur : c'eſt le terme. Le d'Ammécourt eſt un drôle le plus dangereux de tous : d'Aligre, lui-même, n'eſt pas manchot, lorſqu'il ſe place entre ces deux mâtois. Je le répete : c'eſt vers d'Ammécourt ſur-tout qu'il faut diriger l'hameçon. Hé, hé! que ſait-on ?

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Laiſſez-moi faire : oui, je ſais qu'il eſt fin; je l'ai vu quelquefois; je me flatte même de lui avoir donné aſſez bonne opinion de ma perſonne. Je ſais du moins ce qu'il en dit un jour en bonne maiſon. Cependant d'Aligre m'a aſſuré que depuis 1774, d'Ammécourt & Fleury l'avoit traité cordialement.

LE GARDE DES SCEAUX.

C'eſt, qu'apparemment, ils n'avoient pas intérêt de le tromper.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Ce d'Ammécourt eſt garçon : il eſt immenſément riche : je ne connois qu'un moyen de le tenter, & je m'en charge. Paſſons à Robert.

LE GARDE DES SCEAUX.

Robert !... N'eſt qu'un *Puant Janſéniſte.* (1)

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Ah! fi!

LE GARDE DES SCEAUX.

Mais! vous le connoiſſez; vous l'avez vu : je l'ai fait venir chez moi pour vous donner une idée de l'original.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Oui : M. le conſeiller m'a paru un animal bien gauche, bien bruſque, bien hargneux, un vrai fagot d'épines.

LE GARDE DES SCEAUX.

Et de plus, opiniâtre comme un mulet. Les choux d'appellent le Dieu Thermes.

(1) Il eſt inutile de faire obſerver l'obligation étroite à laquelle nous ſommes aſſervis de conſerver la vérité de l'hiſtoire, juſques dans les expreſſions.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

C'eſt un janſéniſte : il ſuffit, je ne m'en charge pas : j'ai toujours été ſuſpect à ces fanatiques. Il faudra que vous encenſiez le Dieu Thermes, & je fais mon affaire des trois autres.

LE GARDE DES SCEAUX.

S'il ne s'agit que de les diviſer, la choſe ne ſera pas difficile ; car, ce que vous ignorez peut-être, ces quatre perſonnages qui n'ont qu'un intérêt, & qui ne devroient avoir qu'un ſentiment...

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Eh ! bien ?

LE GARDE DES SCEAUX, *à ſon oreille, & avec un ton diſcret.*

Ils ſe déteſtent.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Pas poſſible : quoi ! d'Ammécourt & Fleury qui ne ſe quittent pas, qui ſemblent agir & penſer enſemble !...

LE GARDE DES SCEAUX.

Ils ſe déteſtent.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Mais ne vous y trompez pas : ces gaillards-là ſont très-capables de s'aimer d'amour extrême, & de s'unir comme freres lorſqu'il s'agira de nous tourmenter. N'importe, cependant : ils ſeront bien adroits, s'ils m'échappent. Vous êtes ſûr au moins que leur arrêté ne nous nuira pas ?

LE GARDE DES SCEAUX.

Bagatelle ! Une tournure viendra tout expliquer. Les tournures ne nous manquent jamais. Un ſerment fait contre une choſe encore ignorée, eſt-il à craindre ? On dira que le nouveau régime ne touche point à la conſtitution, & l'arrêté n'aura plus d'objet : mes amis, d'ailleurs, qui, ſans contredit, ſont les plus honnêtes, paſſeront les premiers, & les autres ne demandent qu'un exemple qui les autoriſe.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Inutile de parler des abbés qui vont courir le bénéfice à qui mieux mieux. On diſtingue cependant un petit mutin qui ſe ſingulariſe, qui fait le tribun du peuple ; qui s'en va, déconcertant les

Digitized by Google

lettres de cachet, jusques dans les bureaux du Breuil... Un certain le Cogneux de Belabre.

LE GARDE DES SCEAUX.

Le général Jacquot?... Oui, cela parle ; mais on le laisse parler. Ces abbés monseigneur, nous ont conduits naturellement à l'assemblée du clergé : nous lui devons une visite.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Elle sera bientôt faite : Je ne chargerai pas mes portraits. L'archevêque d'Arles est un homme assez instruit ; un bon évêque ; mais point de caractere : je n'en suis pas inquiet, je l'ai noyé. L'évêque de Blois a quelque esprit ; mais sa tête est mal organisée, pleine d'une métaphysique obscure ! & ses singularités déparent ses vertus. Pour Auxerre, c'est un petit intriguant très-dangéreux : mais je sais le moyen de le ramener : il est presque aussi avare que sa sœur. J'ai connu Beziers en Languedoc : pauvre esprit, & d'ailleurs facile à séduire ; promettez-lui quelques miseres, pour lui & sa famille, & il est votre très-humble serviteur. Vous connoissez l'archevêque de Rheims ! loyal gentilhomme & d'un esprit solide ; mais je le fais passer pour un imbécille, & quel crédit voulez-vous qu'il ait dans le clergé ? Je ne parle pas du Clermont ; c'est un curé de campagne. Voilà ceux que nous pourrions craindre ; les autres sont à nous. *Rhodès* m'est devoué, & vous en savez la raison : le pauvre here étoit perdu, & je l'ai fait placer ! il n'est point ingrat ; hélas ! c'est le seul défaut que je ne lui connoisse pas. *Embrun* est écrasé de dettes, & je lui ai promis un abbaye. *Troyes* est un bas valet, & je viens de faire son neveu coadjuteur.

A l'égard du second ordre, il est dans ma dépendance. J'ai d'ailleurs mon Grumet qui les échauffe, & qui les mene où je veux, avec des promesses que je ne tiendrai pas. Vous ne connoissez pas mon Grumet ? J'en suis fâché ; il étoit digne d'être initié à nos mysteres. Vous le voyez : la prêtraille sera facilement menée, & en général je suis sûr que la besogne ira toute seule.

LE GARDE DES SCEAUX.

Peut-être quelques protestations ; quelques remontrances

Digitized by Google

trances sur les grands-bailliages, sur les suppressions, sur tous les articles qui touchent à la bourse de ces messieurs.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

J'ai mon plan là dessus. Le jour même du lit de justice, j'écris à d'Aligre pour qu'il m'envoie les trois sujets notés; d'Ormesson, d'Ammécourt & Fleury. Je les harangue à ma maniere; je les invite moi-même à réclamer sur les suppressions, sur les grands-bailliages, sur tout ce qui blesse leur intérêt personnel, en leur faisant entendre très-intelligiblement, que s'ils veulent nous passer la cour pléniere, nous sommes disposés à leur passer tout le reste.

LE GARDE DES SCEAUX.

Tout le reste !...

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Quelle frayeur! Promettre, ce n'est pas donner.

LE GARDE DES SCEAUX.

Allons; je prévois que nous serons entierement libres à la fin du mois, & que la cour pléniere ne sera pas au moins ce qui m'empêcheroit d'aller à la nôce de mon fils.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

A Bâville, sans doute?

LE GARDE DES SCEAUX.

Eh, non! à Dijon. La péque provinciale ne veut pas venir; il faut l'aller chercher.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

La petite sotte fait la difficile! aussi, dit-on, qu'elle est folle d'un M. de Lameth.

LE GARDE DES SCEAUX.

Il est vrai: mais c'est l'affaire de Lamoignon, & celà ne l'intrigue pas, je vous jure.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Elle est si riche!

LE GARDE DES SCEAUX.

Assez. Une sœur infirme qui ne se mariera pas, partageant ainsi avec son frere les millions du pere Courbeton; ayant d'ailleurs sa part des 600,000 liv. données par le benêt de la Borde, pour la terre de Chessy.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Vous êtes bon pere, M. de Lamoignon, &

Digitized by Google

les affaires publiques ne vous font pas oublier vos enfans ; votre fille mariée à Caumont ; votre fils à la plus riche héritiere de la magiſtrature.

LE GARDE DES SCEAUX.

A propos de ma fille ; vous ſavez, monſeigneur, qu'il eſt aſſez d'uſage, dans des tems de proſpérité, comme celui-ci, que le Roi augmente la dot des filles de miniſtres, d'une ſomme de 200,000 liv. Ma délicateſſe permet-elle que je rappelle moi-même l'étiquette ?

LE PRINCIPAL MINISTRE.

J'entends, j'entends : Je m'en charge, & cela eſt bien juſte. Quel bruit !

SCENE III.

LE PRINCIPAL MINISTRE ; LE GARDE DES SCEAUX, PIÉPAPE, UN VALET DE CHAMBRE.

PIÉPAPE, *dans la couliſſe, au valet de chambre.*

JE vous aſſure, monſieur, qu'il m'eſt indiſpenſable.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Qu'eſt-ce ?

LE VALET DE CHAMBRE.

C'eſt M. Piépape, qui veut abſolument entrer.

PIÉPAPE.

Meſſeigneurs, je vous demande pardon.

LE GARDE DES SCEAUX.

Vous voilà tout effrayé !

PIÉPAPE.

Mais vous ignorez ce qui ſe paſſe ! M. d'Epremenſnil, n'eſt pas arrêté !

LE GARDE DES SCEAUX.

Il n'eſt pas arrêté ?

PIÉPAPE.

Non : tandis que les gardes faiſoient ouvrir ſa porte, il a eſcaladé le mur mitoyen, & s'eſt jetté dans la maiſon voiſine, à l'aide d'un procureur au parlement qui l'habite.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Nomme-t-on ce procureur.

PIÉPAPE.

Il s'appelle Leblanc de Varenne.

Digitized by Google

LE GARDE DES SCEAUX.

Mon ami, notez-moi ce gueux-là.

PIÉPAPE, *écrivant sur ses tablettes.*

Cependant la porte s'ouvre : la voiture part au grand trot des chevaux ; les gardes courent longtems pour l'atteindre : c'étoit le fils de d'Epréménil & son précepteur. D'Epréménil, d'un autre côté, se rendoit tranquillement au palais, en robe, & escorté du procureur.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Sous la conduite de son *connétable* !...

SCENE IV.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, L'ABBÉ MAURI, UN VALET DE CHAMBRE.

LE VALET DE CHAMBRE, *annonce.*

M. L'Abbé Mauri...

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Eh bien, grand Pontif ! Manlius est donc au Capitole ?

L'ABBÉ MAURI.

Vous le savez ? Messeigneurs ? Et Goëslard aussi.

LE GARDE DES SCEAUX.

Goëslard aussi ? mais ! ces gens de la prévôté sont donc des butors ou des fripons ? (*avec colère*) aussi des égards, toujours des égards ! Si on leur avoit lâché un Desbrunieres !

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Oui : Desbrunieres fait bien qu'on ne sort pas toujours par la porte.

L'ABBÉ MAURI.

Justement : c'est par la fenêtre que Goëslard est sorti ; par une fenêtre basse, qui donne sur le derrière de sa maison : Le fils de d'Epréménil, qui étoit venu l'avertir, a fait le même saut. Ils ont trouvé, dans la rue voisine, le médecin Thierry qui les a conduits au palais, dans sa voiture.

LE GARDE DES SCEAUX.

Piépape, notez-moi le médecin.

L'ABBÉ MAURI.

Vous pensez bien que le palais est en rumeur ;

Digitized by Google

les clers s'attroupent; ont bat des mains; on crie *bravo*, & d'Epremesnil passe modestement des enquêtes à la grand'chambre, au milieu des acclamations.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Vous verrez que nous allons avoir la plus plate comédie !...

LE GARDE DES SCEAUX.

C'est une révolte, Monseigneur, un crime de haute trahison! Il faut que le châtiment effraie.

SCENE V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, L'ABBÉ MORELLET, UN VALET DE CHAMBRE.

LE VALET DE CHAMBRE, *annonce.*

M. L'Abbé Morellet.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Bon! voici tout le conseil: eh bien! les nouvelles du camp?

L'ABBÉ MORELLET.

Vous savez l'escapade de d'Epremesnil?

LE GARDE DES SCEAUX.

Nous ne savons que cela.

L'ABBÉ MORELLET.

Vous devinez le reste. Les chambres se sont assemblées, & l'on députe vers le Roi.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Nomme-t-on les députés?

L'ABBÉ MORELLET.

Les Présidens d'Aligre & d'Ormesson, d'Ammécourt, Amelot, Barbier d'Ingreville, & Robert de St. Vincent.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Le Dieu Thermes! Ceci devient sérieux. M. de Lamoignon, il faut que cette députation ne voie pas le Roi.

LE GARDE DES SCEAUX.

Parbleu! Je n'y vois qu'un moyen. Postez-moi dans l'avenue un piquet de gardes-françoises, qui enleve tout le cortége, hommes, chevaux & voitures.

Digitized by Google

LE PRINCIPAL MINISTR.

Le moyen eſt un peu vif.

LE GARDE DES SCEAUX.

Prétendent-ils donc nous faire la loi? point de députation qui tienne; il faut que d'Epréméſnil ſoit enlevé.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Oui, ſans doute, il le faut; mais un bon procédé ne coûte rien; j'aime les procédés, moi: ayons toujours l'air d'être forcés, & même de ne pas faire tout ce qui ſeroit poſſible. Je vais monter dans un moment chez le Roi. La députation ne le verra pas. Je dirai à ſa Majeſté que *la félicité publique exige* que les députés ne ſoient pas entendus: je hâterai même, s'il le faut, le départ pour la chaſſe. Vous, cependant, M. de Lamoignon, vous recevrez les députés. Vous les recevrez bien, n'eſt-il pas vrai? très-bien?

PIEPAPE.

Il fait chaud: nous leur offrirons de la limonade.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Je les verrai auſſi; & j'irai avec eux juſqu'aux careſſes. En les amuſant ainſi, nous aurons le tems de faire ſaiſir d'Epréméſnil, par les moyens que nous allons décider.

SCENE VII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, LE BARON DE BRETEUIL.

LE VALET-DE-CHAMBRE, *annonce.*

M. le Baron de Breteuil.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Tant mieux!... M. le Baron, j'allois paſſer chez vous. Mais comment! nos ordres ont été bien mal exécutés!

LE BARON DE BRETEUIL.

Auſſi, pourquoi ſe ſervir de gens qui ne ſont pas faits à la beſogne.

LE GARDE DES SCEAUX.

Je veux qu'on le faſſe pourrir en priſon.

Digitized by Google

LE BARON DE BRETEUIL.

Vous le *voulez* : je le *veux* aussi, si l'on me prouve qu'ils ont *voulu* mal faire.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Leur faute est peut-être involontaire ; j'aime à le croire : & d'ailleurs, il ne s'agit plus que de la réparer. Pensez-vous, Monsieur le Baron, que l'asyle choisi par d'*Eprémesnil* soit impénétrable aux ordres du Roi ?

LE BARON DE BRETEUIL.

Messieurs ! Messieurs ! c'est à vous à délibérer sur ce que vous devez faire.

LE GARDE DES SCEAUX.

Voici mon avis : l'autorité du Roi ne peut être arrêtée par aucun obstacle légitime ; & si vous voulez qu'elle ne soit pas compromise, il faut ici la plus éclatante rigueur. D'*Eprémesnil* est au palais : je le vois déjà entouré d'une armée. Les greffiers, les procureurs, les huissiers, les clercs s'assemblent & s'arment : le palais va devenir un arsenal. Il convient donc de développer une force telle, que le succès ne soit pas incertain. Entourez le palais ; rassemblez les gardes-du-corps, les cent-Suisses, les gardes-Suisses, les gardes-Françaises, la prévôté, la connétablie, le guet à pied, le guet à cheval, tous les soldats en semestre, tous les recruteurs...

PIEPAPE.

Et vos Hoquetons, Monseigneur ?

LE GARDE DES SCEAUX.

Ils y seront. Les portes du palais seront fermées & barricadées, soyez-en sûr. Faites approcher d'un côté, le canon de la Bastille ; de l'autre, celui des Invalides.

L'ABBÉ MAURI.

Et des bombardes sur la riviere, Monseigneur ?...

L'ABBÉ MORELLET.

Et des mines sous la Ste. chapelle, Monseigneur ?...

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Voilà beaucoup de précautions, Messieurs ; un peu trop. Je sais qu'il faut s'attendre à quelque résistance & la réprimer ; mais sans éclat, sans scandale. Je voudrois que quatre compagnies seulement de gardes-françaises & deux compagnies de gardes-suisses, fussent commandées ce soir pour entourer le palais, dans les

Digitized by Google

ténébres, en silence, pour saisir toutes les portes, s'emparer de toutes les avenues, couper toutes communications, jusques dans l'intérieur; veiller à ce qu'aucun ne sorte de la grand'-chambre pour aller à la Buvette, pas même un Evêque, pas même un Maréchal de France, sans être accompagné de deux sentinelles. Vous pourrez ainsi, tout à votre aise, & décemment, saisir vos deux révoltés jusqu'au milieu des fleurs-de-lys dont ils s'environnent.

L'ABBÉ MORELLET.

Monseigneur, & si les portes de la grand'chambre sont fermées? si on refuse de les ouvrir?... si...

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Alors on fera *tout doucement* avancer les sapeurs du régiment, & briser les portes *sans bruit*. Ce que j'estime plus important, c'est de confier cette expédition à un homme d'une grande vertu, d'un courage éprouvé, inaccessible à la honte, sensible seulement à l'*honneur d'obéir*: à l'un de ces hommes enfin, qui, dans un besoin, &, DE PAR LE ROI, perdroient leur parent le plus proche & leur meilleur ami.

LE GARDE DES SCEAUX.

Eh! n'ont-ils pas un Dagoult?

LE BARON DE BRETEUIL.

Faites-vous attention, Messieurs, que vous avez affaire à une assemblée bien respectable! des magistrats, les pairs du royaume, des maréchaux de France, des évêques, des chefs de la noblesse & du clergé méritent bien quelques égards.

LE GARDE DES SCEAUX.

Oui, Monsieur: mais... L'*autorité du Roi*!

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Sans doute... L'*autorité du Roi*!

CHŒUR DES ESCLAVES.

L'*autorité du Roi*!... L'*autorité du Roi*!...

LE BARON DE BRETEUIL.

Morbleu! l'*autorité du Roi* m'est aussi respectable qu'à vous. Cette besogne, au surplus, n'est pas la mienne; ce que le Roi m'ordonnera, je le ferai. (*Il sort.*)

LE PRINCIPAL MINISTRE, (*à l'oreille du garde des sceaux.*)

Mon ami, suivez cet homme-là jusques chez le Roi: je vais m'y rendre.

(*Le garde des sceaux sort, suivi des esclaves.*)

Digitized by Google

SCENE VII.

LE PRINCIPAL MINISTRE, *seul.*

CE Breteuil m'eſt grandement ſuſpect : ſa brutalité qu'on nomme franchiſe, cache un orgueil diſſimulé, une ambition perfide. Je n'ai pu le perdre encore auprès de la Reine. Auſſi, cet abbé de *Vermont* a quelquefois des ſcrupules ſinguliers. N'avoit-il pas le projet de la faire adorer ? Le beau moyen pour la réduire ! Non, non ; calomnions toujours le peuple ; dans l'eſprit de la Reine ; la Reine dans l'eſprit du peuple ; c'eſt en l'irritant contre lui, c'eſt en la rendant odieuſe, que je me rends néceſſaire. Elle ſeroit trop aimée ſi on la connoiſſoit trop aimable, ſi elle ſavoit combien elle peut être aimée.

SCENE VIII.

LE PRINCIPAL MINISTRE, LA MARQUISE DE LOMÉNIE.

LA MARQUISE.

AH ! mon Dieu ! j'ai paſſé la nuit la plus cruelle !

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Vous n'avez pas dormi, Marquiſe ?

LA MARQUISE.

Je n'ai pas fermé l'œil : j'étois dans une agitation qui m'annonçoit bien tout ce qui vient d'arriver.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Quoi donc !

LA MARQUISE.

Le bacchanal de Paris : d'Epréménil barricadé dans le palais.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Mais quel rapport entre les folies de cet homme, & le repos d'une jolie femme ?

LA MARQUISE.

C'eſt qu'ils parlent de révolte, de guerre civile ; & l'idée ſeule m'agace les nerfs, me donne des palpitations dont je ne ſuis pas maîtreſſe.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Sottiſe ! *Quand on a deux cents mille ſoldats, des baïonettes & cinquante bourreaux, on ne craint pas les ſéditions.*

LA

LA MARQUISE.

Miſéricorde ! archevêque, vous me faites trembler ; eſt-ce vous qui parlez de ſoldats, de bourreaux ? Vous !...

LE PRINCIPAL MINISTRE.

C'eſt un propos du *Lamoignon*.

LA MARQUISE.

Je m'en doutois : je vous ai connu doux, ſenſible & tendre quelquefois : vous vous en ſouvenez ? Non, non, vous n'êtes point cruel. Si ce n'étoit un peu d'inconſtance, & de légéreté, vous ſeriez un homme divin : je vous l'ai dit ſouvent ; mais je ne veux rien vous reprocher : je ne ſuis pas boudeuſe. Par exemple, vous déteſtez Calonne, & vous avez bien raiſon : eh ! comment un ami, une créature de Calonne, un... Lamoignon peut-il être votre ami ?

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Mon ami !... je l'avoue ; c'eſt un homme abominable que ce Lamoignon. Son inſenſibilité ne le cede qu'à ſon orgueil. Le parlement eſt ſa patrie ; c'eſt le tombeau de ſes peres, le berceau de ſes enfants : naiſſance, dignité, richeſſe, c'eſt de-là qu'il a tout tiré. J'y vois ſon beau-frere, ſon fils, ſon gendre, ſes couſins ; & cependant pour quelques haines particulieres, pour cinq ou ſix membres qu'il déteſte, il s'élance comme un tigre, ſur tout le corps qu'il met en piece, ſans ſonger qu'il déchire ſa propre famille, & qu'il s'abreuve de ſon propre ſang. Et ſi l'on rappelle la conduite qu'il tint en 1771 ; ſi l'on penſe qu'il fut alors le plus fier adverſaire du Meaupeou (dont il ſurpaſſe aujourd'hui les infamies,) le plus audacieux ſoutien d'une querelle qu'il appelle aujourd'hui révolte ; le chef enfin, le plus intrépide de ceux qu'il traite aujourd'hui de rebelles : en vérité, c'eſt un vil perſonnage que le mépris général va bientôt diſputer à la haine publique.

LA MARQUISE.

Eh bien ! c'eſt avec une telle eſpece que vous formez ſociété ?

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Comment eſt-il poſſible, ma chere, qu'avec votre eſprit, & ma confiance intime, vous n'ayiez pas encore la meſure de mon caractere. Je fais ſervir Lamoignon à mes grands deſſeins. Lorſque mon génie m'aura placé à côté de Richelieu, au rang qui ſeul eſt digne

Digitized by Google

de moi, c'eſt ſa tête ſuperbe que je veux fouler la premiere.

LA MARQUISE.

Je ſais que vous avez tout l'eſprit du monde; que vous êtes né pour gouverner l'univers: mais ma tendreſſe qui vous mettroit ſur le trône, s'alarme facilement. Que voulez-vous? Je m'imagine qu'une réclamation générale peut faire tout avorter, & que... vous pourriez bien être la premiere victime...

LE PRINCIPAL MINISTRE.

J'ai trois moyens pour réuſſir; la force la patience, la ſéduction; & dans le cas d'un mauvais ſuccès, c'eſt Lamoignon lui-même que j'écraſe ſous les ruines de mon projet. J'ai bien donné l'idée de la COUR PLÉNIERE; mais j'ai remis ſa deſtinée dans les mains du Lamoignon, en le laiſſant ſeul juge des moyens d'exécution. Seul, il étoit cenſé connoître les eſprits auxquels nous avons affaire. J'ignore la grand'chambre, moi, & la grand'chambre va tout décider. Il m'en a répondu: j'ai ſa correſpondance, ſes lettres, ſes billets; & s'il faut un jour le pouſſer dans l'abyme, je mettrai tout ſous les yeux du Roi. Mais l'heure du lever s'approche; nous jaſerons de cela, marquiſe. J'ai beaucoup à parler aujourd'hui: tromper le Roi, aigrir la Reine, haranguer les députés du Parlement, faire...

LA MARQUISE.

Allons, allons, mon ami, ne vous échauffez pas, & venez manger vos fraiſes. (*Ils ſortent.*)

Fin du premier Acte.

L'entracte doit durer environ quinze jours.

ACTE II.

La ſcene eſt à la chancellerie.

SCENE PREMIERE.

LE GARDE DES SCEAUX, *ſeul.*

Ambition! vengeance! ſentimens *nobles & généreux*, qui vous diſputez mon cœur, êtes-vous ſatisfais! Je me ſuis élevé par les plus baſſes intrigues: Je n'ai point rougi

Digitized by Google

de me proſterner devant le tyran de la magiſtrature, l'ennemi des lois; l'aſſaſſin de la Chalotais: de me montrer l'eſclave de Calonne: Il m'a fait garde des ſceaux: Je rampe enfin ſur les degrés du trône. Je partage avec un homme, que je mépriſe, la confiance du maître. Il eſt ſi aiſé d'être fourbe & flatteur! Mes enfans eux-mêmes jouiſſent déjà de mon crédit. Courbeton n'eſt-il pas honnoré de donner ſa fille à mon fils? Et ma fille!... Aujourd'hui comteſſe, elle peut prétendre à tout. Elle eſt jolie ma Conſtance! Ah! ſi, docile à mes leçons, elle povoit enflammer. Qu'il me ſeroit doux d'humilier l'*Autrichienne* & ſon preſtolet! Mais n'aſpirons pas au faite des grandeurs. Sois content, Lamoignon, tu ne parles pas de ta plus douce jouiſſance, du parlement détruit, de tes ennemis écraſés. Traîtres! ſentez vous enfin tout le poids de ma haine? D'Aligre! Fleury, d'Ammécourt! triumvirat funeſte! vous vous débattez dans la fange à mes pieds, & j'inſulte à vos efforts impuiſſans. Sévere d'Ormeſſon, tu n'es plus à craindre: je te fais trembler à mon tour. Et toi, farouche de Gourgues! tu n'affecteras plus en public ſur les fleurs-de-lys, & à mes côtés, le dédain dont tu m'accablois (1).

SCENE II.

LE GARDE DES SCEAUX, Madame De LAMOIGNON.

Mad. DE LAMOIGNON.

Ah! je me ſauve: elles ont juré de me faire mourir de frayeur.

LE GARDE DES SCEAUX.

Qui donc?

Mad DE LAMOIGNON.

Ma mere & vos filles... Elles ſont toutes chez moi. La petite comteſſe, d'Agueſſeau, Champlatreux & ma

(1) Ce qu'on lit dans quelques auteurs du temps, peut expliquer ce paſſage. *On obſervoit*, diſent-ils, *lorſque le fameux Lamoignon étoit encore préſident du parlement, que ſon rang le plaçoit à la grand'chambre, à côté du préſident de Gourgues, ſon beau-frere, magiſtrat juſte & compatiſſant, & que le préſident de Gourgues affectoit toujours de lui tourner le dos.*

Digitized by Google

mere. Conſtance eſt royaliſte comme un petit démon ; elle pirouette, danſe, chante, s'admire dans toutes les glaces, & jette çà & là dans les diſcours, quelques épigrames bien vives, ſur la conduite de ſes deux beaux-freres. Madame d'Agueſſeau lui répond avec aigreur, & l'on ne voit pas ſi madame de Champlatreux, toujours ſage, toujours réſervée, approuve madame d'Agueſſeau : mais on voit bien qu'elle n'approuve pas Conſtance. Auſſi vous avez empêché Champlatreux de ſigner la derniere proteſtation : le voilà bien avancé ! le pauvre homme n'eſt ni dedans ni dehors. Mépriſé du parlement, ſuſpect au miniſtere, inutile aux deux partis ; il eſt nul, tout-à fait nul : belle renommée ! Pour le petit d'Agueſſeau, ſa conduite me ſcandaliſe. Si ſa place de conſeiller d'honneur au parlement lui tient tant au cœur, ne pouvoit-il pas adhérer ſecrétement à toutes les proteſtations ? ſigner, ſans mot dire, tous les arrêtés ? mais afficher la révolte ! mais un conſeiller d'état, dîner avec le parlement, le jour même du lit de juſtice ! mais prendre ſa place à la ſéance, ſous les yeux du Roi ! quelle folie ! je l'avois bien jugé... Ma mere !... Oh ! c'eſt ma mere qui me tourmente (1) ! Elle a des idées ſi triſtes, ſi noires ! elle vous voit perdu. Que n'avez-vous entendu ce qu'elle me diſoit !...» Tous les eſprits ſont révoltés contre votre mari ; perſonne n'éleve la voix pour le défendre : ſes amis l'ont abandonné, & ſes ennemis triomphent. A la cour même, on déteſte les miniſtres tyrans ; &, ſi déjà l'on murmure tout bas ; bientôt on jettera les hauts cris. Quel ſpectacle que ce palais inveſti de ſoldats ! les haches levées ſur les portes de la chambre ! les pairs de France livrés à des ſatalites odieux, & deux magiſtrats arrachés du plus auguſte tribunal ! Cet excès n'a pas d'exemple dans notre hiſtoire ; c'eſt le ſignal du plus affreux deſpotime. L'indignation publique eſt à ſon comble ; & déjà votre mari ne peut plus en douter. Il comptoit ſur une partie de la grand'chambre & la grand'chambre entiere a refuſé. Il étoit sûr du châtelet & le chatelet réſiſte. On ſait comme il a traité le lieutenant-civil, le vertueux M. d'Alleray, ce magiſtrat devant lequel il devoit plier les genoux ». (C'eſt ma mere qui parle.) On le ſait, & l'on eſt révolté. Les

(1) Madame Berryer, femme d'une grande vertu, digne à tous égards, de l'eſtime générale dont elle jouiſſoit.

Digitized by Google

provinces vont faire une réſiſtance plus éclatante; des quatre coins du royaume, les plaintes de la nobleſſe, les réclamations du clergé, les cris du peuple ſe feront entendre. La violence pourra me conduire à la ſédition. Le Roi détrompé, éloignera de lui, deux miniſtres coupables; & votre mari; dont on connoît le caractere intraitable, votre mari » (C'eſt toujours ma mere qui parle;) » votre mari, opprobre de famille, fleau de ſa poſtérité, victime proſcrite par la colere de ſon Roi & l'exécration de ſon pays, périra dans les accès de ſa rage & de ſon déſeſpoir. »

LE GARDE DES SCEAUX.

Avez-vous tout dit?

Mad. DE LAMOIGNON.

Oui.

LE GARDE DES SCEAUX.

Et Lamoignon? où eſt-il?

Mad. DE LAMOIGNON.

Vous ſavez bien qu'il eſt à Paris, pour les emplettes (1.)

LE GARDE DES SCEAUX.

Allez retrouver vos filles. Et ſur-tout ne retenez pas votre mere à ſouper: elle me gêne.

Mad. DE LAMOIGNON.

E! quoi! vous êtes tranquille?

LE GARDE DES SCEAUX.

Qu'ai-je donc à craindre?

SCENE III.

LE GARDE DES SCEAUX, Mad. DE LAMOIGNON, UN VALET DE CHAMBRE.

LE VALET DE CHAMBRE, *annonce.*

MOnſeigneur, M. le chancelier?

Mad. DE LAMOIGNON.

Le chancelier.

LE GARDE DES SCEAUX.

Comment!

(1) De ſon mariage avec Mlle. Courberon.

Digitized by Google

LE VALET DE CHAMBRE.

Oui, Monſeigneur: M. de Maupeou.

LE GARDE DES SCEAUX.

Impoſſible!

LE VALET DE CHAMBRE.

Il deſcend de voiture. Oh! c'eſt lui-même; j'ai cru qu'il alloit m'embraſſer.

Mad. DE LAMOIGNON.

Qu'eſt-ce que cela ſignifie?

LE GARDE DES SCEAUX.

Voilà un impudent coquin!

Mad. DE LAMOIGNON.

Vous lui avez écris?

LE GARDE DES SCEAUX.

Non, parbleu! j'ai voulu ſeulement connoître ſon opinion ſur un objet qui m'intéreſſe; mais c'eſt une lettre, ce n'eſt pas lui que j'attendois. Le voici. Rentrez-donc, madame.— (*Mad. de Lamoignon ſortt.*)

SCENE VI.

LE CHANCELIER, LE GARDE DES SCEAUX.

LE CHANCELIER.

EH! bon jour, couſin! cette viſite vaut bien celle de Baville: elle eſt ſincere au moins (1,) nous voilà

(1) Ce paſſage a ſinguliérement embarraſſé les commentateurs: ils l'expliquent cependant d'une maniere aſſez vraiſſemblable. Maupeou, alors premier préſident du parlement, avoit, par ſes intrigues habituelles, jetté la diſcorde entre les deux beaux-freres (les préſidens de Lamoignon & de Gourgues). Ces deux magiſtrats ſe virent, s'expliquent, & reconnurent qu'ils étoient les dupes & les victimes de la fourberie du premier préſident. Ils ſe rendent à l'inſtant chez lui & l'accablent de toutes les injures qu'il méritoit. Maupeou vouloit cacher, au moins au public, cette honteuſe querelle. Que fait-il? Il choiſit un jour que le préſident de Lamoignon étoit à Bâville avec une nombreuſe compagnie. Il y va, ſans y être invité, ſans être attendu. Lamoignon, interdit de cette inſolence, le reçoit ſur le perron du château, & lui dit tout bas: *Malheureux! que viens-tu faire ici? Si je ne reſpectois ton rang, je te ferois donner cent coups de bâton.* Le premier préſident ſourit, ne répond pas, entre, reçoit les politeſſes qu'on eſt forcé de lui faire, reſte deux jours à Baville, & s'en retourne ſatisfait de s'être montré publiquement l'ami de celui qu'il avoit griévement offenſé.

Digitized by Google

réconciliés. Bon cousin ! homme charmant ! que je t'embrasse quatre fois ! Je te dois une réponse & des remercimens. Tu m'as fait demander la démission de ma charge : est-ce le titre qui te plaît ? est-ce l'hôtel de la place Vendôme que tu désires ? mais avant de parler d'affaires, permets, oh ! permets que je t'exprime toute la reconnoissance dont je suis pénétré.

LE GARDE DES SCEAUX.

Vous m'étonnez. Qu'ai-je donc fait pour vous ?

LE CHANCELIER.

Tu m'as fait le plus grand bien qu'on pût me faire : un bien que je n'espérois plus. Tu es mon bienfaiteur, mon ange tutélaire. Lamoignon ! je t'ai persécuté. Lorsque dans ce cabinet ; dans ce fauteuil même, je méditois les projets destructeurs du parlement, dont j'avois juré la perte, tu étois mon plus rédoutable ennemi, le seul peut-être avec lequel je désespérois de composer, le seul qui me paroissoit impossible de réduire. Tu as vu comment je m'expliquois sur ton compte, dans ma correspondance intime avec l'ami Sorhuet. *Pour mon cousin presque germain*, disois-je, *je n'en viendrois pas à bout, même avec du canon. Son caractere est à peu-près, aussi flexible & aussi maniable qu'une gueuse de fer de cinq à six miliers pesant.* Tu ne m'as pas trompé, rien n'a pu t'ébranler ; & ton courage t'a porté contre moi aux plus grands efforts, jusqu'à... Te faire auteur. Toi, qui ne sais pas écrire un billet, n'es-tu pas l'auteur du plus piquant libelle, qui à cette époque, fut imprimé contre moi, du *Struensée*, dont tu ne fis corriger que le style & l'orthographe ? aussi, fripon, je ne t'ai pas ménagé. Tu te souviens de Thisy (1,) de ces montagnes couvertes de neige, & des paniers dans lesquels tu fis porter tes enfans encore au berceau. Cette époque devoit être entre nous, le traité d'une haine éternelle. Quel prodige en a si promptement effacé le souvenir ? comment ton ame intraitable s'est-elle pliée à toutes les bassesses de la servitude ? Comment le premier défenseur de la liberté publique, est-il devenu le premier artisan de la tyrannie ? Quel génie propice a mis dans

(1) Repaire le plus effrayant des montagnes du Forez, où le grand Lamoignon fut exilé au mois de janvier 1771.

Digitized by Google

ton cœur la rage dont j'étois animé? Qui m'auroit dit, qu'un jour, tu adopterois mes principes, mes sentimens, mes projets? que je recevrois de toi mon plus grand plaisir, ma plus douce consolation?

LE GARDE DES SCEAUX.

Le diable m'emporte, si je vous entends! Quelle consolation?... Quel plaisir?...

LE CHANCELIER.

Ah! bijou! vous ne voulez pas m'entendre. J'étois sans contredit, l'homme de France le plus abhoré. Mon nom sembloit le signal de toutes les malédictions. Qui vouloit dire un monstre, disoit un Maupeau. Je traînois mes derniers jours dans l'ignominie, au milieu de ma famille proscrite. Eh bien! graces vous soient rendues; je ne suis plus que le second objet de l'exécration publique; je n'ai plus que la seconde place sur les tables de proscription: mon nom même s'obscurcit & s'efface à côté du vôtre; & mes descendans pourront échapper à la postérité, qui s'acharnera sur vos derniers neveux.

LE GARDE DES SGEAUX.

Ah! mon cher cousin, cette illusion vous plaît; mais elle vous trompe: mes projets sont différens des vôtres, & votre conduite ne ressembloit guere à la mienne.

LE CHANCELIER.

Mon dieu! j'en conviens; & cette différence est une preuve de ce que je dis. Jaloux de la même gloire, nous n'avons fait, pour l'acquérir, ni les mêmes efforts, ni les mêmes progrès. Mon moyen principal fut l'intrigue; ton unique moyen est l'effronterie: aussi, c'est en rampant que je me suis glissé jusqu'au degré que j'occupe encore, tandis que d'un vol intrépide & léger, tu planes sur ma tête, pour te fixer au premier degré.

LE GARDE DES SCEAUX.

Je le vois; vous me faites l'honneur d'attribuer à ma volonté seule, ce qui n'est qu'une suite nécessaire des événemens.

LE CHANCELIER.

Non: tu viens développer un courage, une audace dont j'ai toujours été bien éloigné. Soyons de bonne-fois: *Le parlement avoit tort en 1771; il a raison aujourd'hui.* J'avois l'air de le punir en le persécutant;

Digitized by Google

ſécutant ; ma vengeance ſe couvroit d'un voile légitime ; je l'accuſois, avec quelque raiſon, d'avoir uſurpé depuis cent cinquante ans au moins, le droit d'enrégiſtrement des impôts ; c'eſt-à-dire, le droit d'impoſer la nation ſans ſon conſentement. J'appellois cette uſurpation une tyrannie cruelle : j'annonçois l'intention de rendre ce droit aux états généraux, qui, ſeuls pouvoient l'exercer. C'eſt ainſi, qu'oppreſſeur de la magiſtrature, je me montrois libérateur de mon pays : c'eſt ainſi qu'entraîné par le ſentiment ſeul de mes haines particulieres, je ne paroiſſois céder qu'au bonheur de *ma chere patrie dont j'étois amoureux-fou.* Aujourd'hui, c'eſt tout le contraire. Tu punis le parlement de s'être rendu juſtice ; d'avoir fait le ſacrifice généreux de ſa plus belle prérogative ; d'avoir renoncé au droit qu'il avoit uſurpé, & d'avoir rendu à la nation ſon unique privilege, le dernier ſigne de ſa liberté. Tu le détruis enfin, parce qu'il s'eſt mis dans l'impuiſſance d'enrégiſtrer les impôts, parce qu'il a poſé avec fermeté les nouveaux fondemens de la liberté françoiſe. Tu donnes à une querelle particuliere une influence générale ; tu aſſocies l'intérêt du peuple à celui des parlemens : c'eſt le coup même que tu frappes ſur les magiſtrats ; qui appelle tous les citoyens à leur défenſe. Je faiſois mine de délivrer la France de ſes tyrans : tu affectes de la priver de ſes protecteurs. N'eſt-ce pas là le courage intrépide dont peut-être le ſeul Lamoignon étoit capable ?

LE GARDE DES SCEAUX.

Je remarque mon couſin, quelques erreurs dans vos louanges, & ma modeſtie ne peut les diſſimuler. Il n'eſt pas vrai que je détruiſe les parlemens ; & ſur-tout le parlement de Paris. Il réſide, vous le ſavez comme moi, dans la grand'chambre ; ſeule ; & je conſerve la grand'chambre je l'éleve même aux honneurs de la *Cour Pléniere.* En le privant des enrégiſtremens, je ne lui ôte rien : il s'en eſt privé lui-même. Mes grands bailliages reſtreignent ſa compétence ; & c'eſt encore ſa faute. Quelle folie d'abdiquer ces enrégiſtremens ! *Inde mali labes.* Tant qu'il a ſervi à preſſurer le peuple, on a reſpecté l'étendue de ſon reſſort. Lorſqu'il n'a plus été bon à rien, on s'eſt aviſé qu'il étoit cruel de faire plaider ;

Digitized by Google

pour le plus mince objet, le pauvre habitant de l'Angoumois, du Lyonnois, du Poitou, à plus de cent lieues de sa résidence. Dailleurs, en diminuant sa compétence, je ne touche point à son ressort.

LE CHANCELIER.

Mon cher cœur, cette ruse est bonne pour les petits enfans, puisque tu places un grand bailliage à la porte même du palais. Certes, ce n'est pas l'éloignement des lieux qui va priver le parlement du grand nombre des affaires de la capitale. Et de quoi sera-t-il occupé, si Paris lui-même ne fournit pas, dans l'année, cinquante procès au dessus de 20,000 liv. ? Qu'importe son ressort, s'il perd ses fonctions? Tiens, mon ami, n'échappe pas à mes éloges. Tout augmente mon admiration pour toi. Si ton courage héroïque te permet quelques ruses, elles sont si hardies, ou si grossieres, qu'il faut être effronté pour ruser ainsi. Par exemple, me serois-je jamais avisé de falsifier des arrêtés pour les présenter au Roi ? d'appliquer à sa personne sacrée, les expressions un peu roides que le parlement se permettoit contre toi seul & contre le principal? Ne crains-tu pas, si le Roi découvre cet innocent stratagême, qu'il ne tire à l'instant d'Eprémesnil des isles Sainte-Marguerite pour te mettre à sa place?

LE GARDE DES SCEAUX.

Point du tout. J'ai présenté l'arrêté comme je l'ai reçu : c'est une faute de copiste.

LE CHANCELIER.

Eh! oui! je l'avois deviné. Par exemple, à quels oisons crois-tu persuader que ta *cour pléniere* est un rétablissement de l'ancienne, avec tes maréchaux de France, tes officiers de la chambre, tes capitaines des gardes, & tes conseilliers d'état?

LE GARDE DES SCEAUX.

Oh! pour la *cour pléniere*, entre nous, c'est le chef d'œuvre du principal : je ne me suis mêlé que des détails.

LE CHANCELIER.

Justement: c'est par les détails que l'invention est infernale. L'idée est assez bonne, & elle n'est pas de toi. Est-ce encore le principal qui a eu l'effronterie d'annoncer, en supprimant les enquêtes de tous les parlemens, & les tribunaux d'exception, *que les*

Digitized by Google

supprimés seroient remboursés dans trois mois, & que les fonds étoient prêts? La gasconnade est-elle courageuse? Annoncer cinquante ou soixante millions d'especes entassées dans les coffres du Roi n'est-ce pas ranger des sentinelles de paille sur les remparts écroulés d'une ville déserte?

LE GARDE DES SCEAUX.

En vérité, vous outrez les complimens. Ne vous est-il jamais arrivé de promettre ce qu'il vous étoit impossible de donner? Il eût été bien plus courageux de supprimer, en déclarant que la confiance de tous les offices avoit été employée aux besoins de l'état; & que ce sacrifice, la perte de ses fonds, étoit pour chaque titulaire, la contribution légitime que tout citoyen doit aux nécessités publiques. En bien! je n'ai pas ce courage.

LE CHANCELIER.

Tu l'auras, mon bijou! Si dans trois mois il faut que tu rembourses, comment paieras-tu? en contrats, en papier, en feuilles de chêne? Ne pas payer; c'est, je pense, déclarer assez franchement qu'on ne doit rien. Vraiment, je suis en extase devant ton génie. Je n'étois auprès de toi qu'un financier; l'Abbé Terray n'étoit qu'un étourdi. Le drôle n'avoit qu'un courage de Pandour; il coupoit une bourse, & disoit tout haut: *La voilà.* Toi, tu les vuides avec le geste (1) fait pour les remplir. J'admire enfin mon maître jusques dans les choses où je pouvois ne trouver que mon écolier. Par exemple, avec qu'elle forfanterie fais-tu publier dans la gazette, que ta cour plénière a tenu, le 9 mai, sa premiere séance; lorsque toute la France sait très-bien que cette séance a été plutôt son *enterrement* que son *baptême*; quelle audace d'imprimer dans tous les journaux, que tels & tels bailliages ont enregistré avec joie & reconnoissance, tandis que les protestations de ces bailliages sont dans toutes les poches, & qu'il décretent les auteurs des journaux comme des faussaires! J'ai bien fait quelque chose d'approchant; mais ce qui étoit au-dessus de mes forces, c'est le discours que tu as mis dans la bouche du Roi à cette premiere séance de ta *cour plénière.* Oh! ceci est un excès d'héroïsme...

(1) Voyez les jolis préambules des arrêts du conseil, surtout de celui publié le 18 août dernier. (*Note de l'éditeur.*)

Digitized by Google

Le jour même de ton lit de juſtice, tous les membres de la grand'chambre, par un acte commun, par des actes particuliers, déclarent qu'il leur eſt impoſſible d'exécuter tes édits, & ſur-tout de prendre place dans ta *cour pléniere*; & le lendemain, tu leur fais dire, par le Roi, qu'il compte toujours ſur leur zele & ſur leurs ſervices. Quel jeu impudent & vil! Aurois-tu caché au Roi leur refus ſi énergiquement exprimé? La choſe eſt poſſible. On ſait l'aventure du docteur Maloët chez madame Adélaïde : (1) & , quand tu ſonges à cette *ſcapinade*, tu n'es pas ſaiſi d'un tremblement univerſel! tu ne crains pas que le Roi détrompé, ne puniſſe avec éclat le téméraire qui ſe joue auſſi librement de la dignité de ſa perſonne, & de la majeſté de ſon trône!

LE GARDE DES SCEAUX.

Non : j'attends la récompenſe de mes bonnes intentions, & je l'attends du Roi, moins encore que du parlement lui-même. Ce que vous exaltez comme un trait de courage, n'eſt qu'un acte de bonté & de prudence; & ce chapitre de mon hiſtoire eſt, ſans contredit, le plus digne d'éloges. Au moment même de la publication des édits, la voix de d'Epréménil retentiſſoit aux oreilles de ſes confreres; un reſte d'effervescence les égaroit, & je m'attendois à leurs proteſtations. Mais, Dieu merci, j'étois incapable d'en abuſer. Le prendre au mot, c'étoit les perdre : j'ai fait ſemblant de ne rien entendre. Le Roi a parlé comme s'ils n'euſſent pas proteſté. Le temps s'écoule; les réflexions viennent; & je laiſſe au moins à mes étourdis la faculté de rentrer dans le bon chemin, tout doucement, ſans bruit, & comme ſi jamais ils ne s'en fuſſent écartés.

LE CHANCELIER.

Et tu crois qu'ils reviendront?

(1) Le jour où les édits furent préſentés au châtelet, la Reine vint chez madame Adélaïde, lui annoncer, avec l'air d'une véritable ſatisfaction, que le châtelet avoit accepté & que la paix publique ne ſeroit point troublée. La Reine ſortie, le médecin Maloët, préſent à cette entrevue, & qui, par reſpect avoit gardé le ſilence, tire de ſa poche l'arrêt du châtelet, & le préſente à madame Adélaïde. Cette vertueuſe princeſſe lit & s'écrie : *Ah! mon dieu, comme on les trompe!*

Digitized by Google

LE GARDE DES SCEAUX.

Je ſuis ſûr de les inſtaller, avant le mois d'Octobre, aux premieres places de la *cour pléniere*.

LE CHANCELIER.

Ils t'ont promis ?

LE GARDE DES SCEAUX.

Non : je n'en ai pas vu un ſeul, pas même Minieres.

LE CHANCELIER.

Eh bien ! voilà cette confiance dont je ſuis émerveillé : voilà ce courage que je ne conçois pas, & qui me fait tomber à tes pieds. Quelques poltrons, quelques femmes te reprocheroient peut-être de n'avoir pris aucunes précautions. Moi-même, je n'ai jamais levé le pied, ſans ſavoir où j'allois le poſer. En t'envoyant à Thiſy, j'étois ſûr du conſeiller d'état, qui, ſur le champ, alloit s'aſſeoir à ta place. Avant d'exiler la juſtice, j'avois fabriqué le fantôme qui devoit prendre ſes habits, & jouer ſon rôle : mais, toi, tu te moques de ces niaiſeries; tu marches comme un géant, ſur les montagnes & les abymes : tu vois l'impoſſibilité de trouver de nouveaux maſques, & tu tranches le nœud. D'un coup de baguette, tu ſuſpends la juſtice dans tout le royaume, pour la faire aller plus vîte. Toutes les ſources du commerce vont tarir enſemble; cela vaut-il la peine d'y ſonger ?... Les grands chemins ſeront couvert de voleurs, & les villes pleines d'aſſaſſins: bagatelle !... Les revenus de l'état ſeront par-tout arrêtés : qu'importe ? la *cour pléniere* réparera tout.

LE GARDE DES SCEAUX.

Ma foi, j'en ai la certitude.

LE CHANCELIER.

Et tu ne veux pas que je ſois dans l'enchantement ? tu ne veux pas que je preſſe ſur mon ſein, celui qui s'immortaliſe par de ſi grandes choſes ? Mais ce qui me pénetre davantage, ce qui m'arrache des larmes de tendreſſe & de joie; c'eſt une preuve de ta magnanimité, bien plus étonnante que toutes les autres; c'eſt de voir que le Lamoignon de 1771, ne faſſe point rougir le Lamoignon d'aujourd'hui. Morbleu ! couſin, il faut une ame de fer & un front d'airain pour réſiſter à tous les quolibets que fait naître cette généreuſe infamie.

Digitized by Google

LE GARDE DES SCEAUX.

Ils m'amuſent. La lettre du bailliage de Villefranche m'a paru plaiſante, & l'arrêté de Rouen, m'a fait pitié. (1)

LE CHANCELIER.

Cependant, on t'accuſe d'enchaîner un pamphlet bien piquant : c'eſt ton hiſtoire : elle eſt toute imprimée. Eſt-il vrai que quinze cents exemplaires ont été arrêtés par tes ordres, à la barriere Mont-martre ?

LE GARDE DES SCEAUX.

Oh! là deſſus, je ſuis inflexible : les gredins n'auront pas manqué de gloſer ſur mon origine, ſur ma nobleſſe, ſur mon fils, qui eſt chevalier de Malthe.

LE CHANCELIER.

Je ſuis bien aiſe de voir que vous ſentez cela. Méchant ! &, qui donc avoit fourni à l'auteur de la correſpondance, ce Vincent Maupeou, notaire à Paris, en 1547 ?

LE GARDE DES SCEAUX.

Ma foi, je n'en ſais rien.

LE CHANCELIER.

Ah! mon bijou ! c'eſt vous... Qui donc avoit déterré cette vilaine hiſtoire du Maupeon de Privas, qui aſſaſſina ſon beau-frere, en 1671 ?

LE GARDE DES SCEAUX.

Eh bien !

LE CHANCELIER.

C'eſt encore vous, mon bijou.

LE GARDE DES SCEAUX *ſourit.*

Vous croyez ?

LE CHANCELIER.

Mais, ſois tranquille; je n'ai pas de rancune. Je ne leur formerai pas les mémoires de ce Lamoignon, grand-pere du premier préſident, qui étoit échevin

(1) *Pitié* !... Mgr. le garde des ſceaux fait ici un petit menſonge : on peut conſulter là-deſſus ſon bon ami le marquis d'Harcourt. Quel empreſſement, quel zele M. le marquis n'a-t-il pas mis à découvrir le lieu où s'étoit aſſemblé le parlement! Que d'ardeur, que de fatigues, pour découvrir encore l'imprimeur de cet arrêté *pitoyable* ! En vérité, la conduite de M. le marquis eſt au-deſſus de tout éloge; auſſi doit-on lui décerner une couronne civique ; & MM. les libraires & imprimeurs de Rouen, ont déja ſouſcrit pour cette œuvre pie. (*Note de l'éditeur.*)

Digitized by Google

de Bourges... & le grand-pere de l'échevin ? Qu'en dis-tu ? Fi donc ! il faut se taire. Le tracassier Maurepas avoit bien besoin d'amuser les loisirs de son exil à Bourges, par la recherche de tes titres de noblesse ! Au surplus, excepté les Bochard & les Nicolaï, qui nous écrasent sur cet article, les autres n'ont pas grand'chose à nous reprocher, les d'Aligre ont plus d'illustration ; les Pelletier sont d'honnêtes gens dont les services ne sont pas signalés. Mais à propos : comment as-tu fait pour faire monter tes enfants dans les carrosses du Roi ? nous savons tous que Chérin avoit refusé son certificat.

LE GARDE DES SCEAUX.

Le Roi l'a voulu. Et d'ailleurs, on a toujours quelques ressources. Pour faire mon cadet chevalier de Malthe, vous savez comment son bisaïeul, Samuel Bernard, de juif qu'il étoit, est devenu protestant. Une indiscrétion me rendroit vraiment la fable de la cour.

LE CHANCELIER.

Rassure-toi : je me tairai, je t'en donne ma parole. Ne suis-je pas fils d'une Lamoignon ? Si quelque jour, tu vois cette généalogie imprimée à côté de celle du Moreri, ne m'accuse pas. Ces détails, au reste, sont connus de tant de monde, qu'il sera difficile de dépister l'indiscret. Fais en sorte au moins que l'archevêque n'en soit pas instruit.

LE GARDE DES SCEAUX.

Au contraire : si cette rapsodie paroissoit, je voudrois la mettre sur son compte : le nom de l'auteur suffiroit pour discréditer l'histoire. Vous ne connoissez donc pas votre archevêque ? Il est grand sur les genoux de sa vieille marquise. Ridicule & léger comme un pantin, le petit homme fait le Richelieu : sa marotte est d'avoir du génie. Il veut mettre des idées nouvelles à la place des anciennes opinions ; & posséder, seul, toute la raison des siecles qui l'ont précédé. Je le crains... comme je l'estime ; & je n'attends qu'une bonne occasion pour lui mettre le pied sur la gorge : elle ne peut pas tarder. Qu'il trébuche seulement, il est étouffé. Ses réformes l'ont environné d'ennemis. Ce n'est pas son corps qui le soutiendra : son coprs le méprise & le déteste depuis long-temps. Prêtre sans religion !.. sans mœurs !.. athée !.. libertin !..

Digitized by Google

LE CHANCELIER.

Libertin ! Parle plus bas. Les femmes-de-chambre de ta femme ſont là qui t'écoutent. Mais j'entends une voiture.

LE GARDE DES SCEAUX *regarde par la fenêtre.*

C'eſt lui-même. Vous ne voulez pas que je vous préſente ?

LE CHANCELIER.

Non, parbleu ! Je me ſauve. Mais qu'au moins je te faſſe la réponſe que je t'ai promiſe. Tu veux être chancellier ; & ton ambition me plaît. Ne dis-tu pas que ta *cour pléniere* a tenu ſa premiere ſéance le 9 mai dernier ? (1)

LE GARDE DES SCEAUX.

Sans doute.

LE CHANCELIER.

Eh bien ! mon ami, le jour même de ſa ſeconde ſéance, je te cede ma place : tu peux y compter.

Il ſort.

SCENE V.

LE GARDE DES SCEAUX, *ſeul.*

LE traître me *perſiffle* ; mais ſes ſoixante & dix-ſept ans me conſolent.

SCENE VI.

LE GARDE DES SCEAUX, LE PRINCIPAL MINISTRE, ALBERT, L'ABBÉ MAURI, Troupes d'Eſclaves.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Macte animo, generoſe doctor ! Allons, mon ami ; nous voici dans la criſe. *Rodrigue, as-tu du cœur* ? c'eſt le moment de le montrer, ou de le feindre. J'ai reçu les nouvelles des provinces ; la bataille eſt engagée. Notre pauvre *cour pléniere* eſt traitée par-tout comme une vieille catin : elle eſt devenue le plaſtron de toute la robinaille du royaume.

(1) Voyez la gazette de France qui ne ment jamais.

LE

LE GARDE DES SCEAUX.

Les insolens ! Traiter ainsi notre poupée, si jolie, si bien fardée !

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Trêve aux plaisanteries ; les drôles ne plaisantent pas avec nous. Tout est enrégistré : encore, avons-nous bisn fait de mettre les plumes au bout des bayonnettes. Mais sommes-nous plus avancés ? Non ma foi. Ces parlemens sont treize têtes dans un bonnet ; & malgré la précaution prise de les frapper tous au même instant, pour ne leur pas donner le temps de s'entendre, toutes les protestations semblent modélées sur celles de Paris ? il n'est pas un cuistre de buvette, qui ne soit un d'Eprémesnil. C'est par-tout le même bavardage & la même routine. L'exemple du Châtelet a tourné la tête de tous les Bailliages ; &, à l'exception de quelques vils coquins, qui, comme votre Basset de Lyon nous ont coûté assez cher, tous les autres se pavanent en sénateurs romains. Et, ne vous flattez pas d'en enrôler davantage. Ils ont imaginé un singulier stratagême, pour dérouter nos recruteurs. N'ont-ils pas déclaré infames & traîtres tous ceux qui prendroient notre livrée ?

LE GARDE DES SCEAUX.

Oui dà ! belle finesse ! Oh ! je suis plus fin qu'eux. Je leur répondrai par un bel arrêt du conseil, dans lequel, en supprimant leurs arrêtés, je vais mettre nos coquins sous la sauve garde du trône & de la nation, & les déclarer fideles au Roi, aux lois & à la patrie. Que dites-vous de l'idée ? Est-ce là du génie ?... *& moi aussi, je suis peintre* !

L'ABBÉ MAURI.

Je crains, monseigneur, que l'opinion publique ne se moque de votre arrêt du conseil ; je serois d'avis de parler plutôt à l'opinion publique. Je voudrois que, dans un beau discours, revu corrigé & augmenté par quelques académiciens, on prouvât méthodiquement, ce qui est facile, que les infames & les traîtres sont ceux qui n'encensent pas le Dieu Brienne & le Dieu Lamoignon.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Pourvu que le beau discours ne ressemblât pas à toutes les rapsodies que nous faisons jeter dans les boutiques. Dites donc, M. de Lamoignon, où ramas-

Digitized by Google

ſez-vous tous vos écrivailleurs? c'eſt la plus triſte canaille !

LE GARDE DES SCEAUX.

Trop bonne pour le peuple.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Ah! je ſuis votre ſerviteur. Il échappe à nos Cicérons, les abſurdités qui feroient ſecouer les oreilles de tous les beaudets de la Limagne. Par exemple, c'eſt ſe moquer; même des pauvres d'eſprit, que leur dire, dans votre avis au peuple : *Il ne s'agit pas d'impôt*; *le Roi a déclaré qu'il n'en avoit pas beſoin.* Et cette lettre *d'un ancien mouſquetaire à ſon fils conſeiller*? Quelle pauvreté! J'ai eu pitié de notre miſere ſur ce chapitre, & j'ai fait recrue des plus beaux eſprits du ſiecle. L'inguet, Mirabeau & Rivarol, ont reçu des armes, ſans compter le bon abbé, (*en frappant ſur l'épaule de l'abbé Mauri*,) qui m'a promis quelques métaphores.

LE GARDE DES SCEAUX.

Oh! l'abbé eſt à moi. Depuis qu'il a dit des injures à ma femme, & levé la canne ſur mon fils, nous ſommes inſéparables.

L'ABBÉ MAURI, *en s'inclinant.*

Trop heureux, monſeigneur! Et Beaumarchais?

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Fi, dont! fi!.... Ce drôle-là eſt honni, même à la place Maubert.

LE GARDE DES SCEAUX.

Je n'ai beſoin de perſonne pour mon arrêt du conſeil, & je vous le livre d'avance, comme un chef-d'œuvre de raiſon, d'éloquence & de ſtyle. (1)

LE PRINCIPAL MINISTRE.

A la bonne heure; mais votre arrêt du conſeil ne répondra pas à tout. La nobleſſe s'eſt aſſemblée en Bretagne, en Dauphiné, en Provence, en Franché-Comté, en Béarn. Par tout les eſprits fermentent & les têtes s'échauffent: à Rennes, deux mille gentilshommes réunis, menacent, les armes à la main, nos amis ou nos eſclaves; à Grenoble, les municipalités ſe ſont formées en états, & défenſes ont été faites aux receveurs de la province, de verſer dans le tréſor royal; les Montagnards,

(1) C'eſt l'arrêt du conſeil du 20 juin 1788, dans lequel, avec les idées les plus *baſſes*, & les raiſons les plus *plates*, on trouve quelques fautes groſſieres de ſyntaxe.

Digitized by Google

ont quitté leurs retraites pour venir dévaſter l'hôtel du commandant, & mettre la hache ſur ſa tête ; les femmes même environnent & veillent ſur tous les membres du parlement ; à Dijon, les invalides qui gardent l'intendance ont été bernés, & notre cher Amelot obligé de ſe cacher ; en Béarn, le peuple a forcé les magiſtrats de rentrer au palais & d'exercer leur fonctions ; à Bordeaux, le premier préſident a été reçu avec des couronnes & des feux de joie ; en provence, les choſes ne vont pas à la ſédition, mais l'unanimité des opinions eſt effrayante, le parlement, la chambre des comtes, la ſénéchauſſée, la nobleſſe, le clergé, les avocats, le commerce, & juſqu'aux communautés d'artiſans, tous les corps ont juré de déſobéir ; &, s'il vous plaît, ce beau ſerment roule ſur une miſérable équivoque. Ces meſſieurs ſe prétendent ſujets, non pas du Roi de France, mais du comte de Provence.

LE GARDE DES SCEAUX.

Ecoutez : ces aſſemblées, ces réunions, ſont des attroupemens défendus par nos ordonnances. Voyez Déniſard, au mot *aſſemblées*. J'ai la loi toujours préſente, & je m'en trouve bien. Je ſuis ſon chef & ſon défenſeur ; c'eſt à moi de le faire exécuter, & je ſais très-bien, dans une occaſion périlleuſe, agir de façon que *force demeure à juſtice*. Je ne répondrai à ces ſéditieux qu'avec du canon. Faites marcher une vingtaine de régimens contre chacune de ces provinces rebelles Parbleu ! les miniſtres de Louis XIV ont bien fait la guerre à toute l'Europe ; nous ſommes plus puiſſants qu'eux : & nous n'avons que la France à combattre.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Oui : mais croiriez-vous que les officiers, les ſoldats même, commencent à croire qu'ils ſont Français.

LE GARDE DES SCEAUX.

Eh bien ! faites pendre le premier qui refuſera de marcher, fût-il maréchal de France : faites décimer les autres, juſqu'à ce que nous puiſſions nous compoſer une jolie armée de Turcs, de Polononois, d'Indiens, & juſtement les ambaſſadeurs de Tippo-Saïb viennent d'arriver.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

J'adopte & j'admire votre maniere de protéger la loi : mais la force n'exclud pas l'adreſſe. L'intrigue, monſieur ! l'intrigue ! Vous ne l'eſtimez pas aſſez. Je projete

Digitized by Google

d'envoyer aux Provençaux le paisible Caraman, l'olivier dans une main & le caducée dans l'autre. Il leur proposera, de ma part, une exception. Si je pouvois détacher ainsi de la querelle commune, toutes ces provinces mutines, il nous seroit facile (le reste de royaume bien enchaîné) de les opprimer les unes après les autres. J'expédierai de même le duc de Guiche aux Béarnois. Je tiens ici les députés de Bretagne; &, pour Paris même, j'ai déjà, ne vous déplaise, mon affaire toute arrangée.

LE GARDE DES SCEAUX.

Bon!

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Vous connoissez Rolland?....

LE GARDE DES SCEAUX.

Des requêtes?

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Oui? eh bien! Rolland m'a fait offrir d'être mon négociateur.

LE GARDE DES SCEAUX.

Peste, l'habile homme! Sa mémoire est prodigieuse, j'en conviens, & sa science infinie: mais s'il tient a navette, je vous promets une toile si bien mêlée, que le diable le plus fin ne pourra pas en trouver le fil.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Vous moquez-vous? Il veut être prévôt des marchands, lieutenant civil, lieutenant de police. Cet homme songe à tout: je lui ai fait dire que je songerois à lui. Tout cela ne m'inquiete qu'à demi. Voici le danger: La noblesse de Bretagne, du Dauphiné, de Béarn, a député vers le Roi, & la vérité enfin va se faire entendre: leur répondrez-vous aussi avec du canon?

LE GARDE DES SCEAUX.

Vous parlez d'intrigue: c'est-ici, monseigneur, qu'elle sera délicieuse.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

J'ai bien quelques moyens pour empêcher les députations d'arriver jusqu'au Roi: mais ces obstacles ne sont pas insurmontables; & si le Roi, comme il faut le craindre, veut les voir lui-même & leur parler, nous n'aurons plus, pour les faire éconduire, que nos ressources ordinaires, l'artifice & le mensonge.

Digitized by Google

LE GARDE DES SCEAUX.

Ah ! oui, le menſonge ! C'eſt une jolie choſe ! J'avois jadis quelque répugnance pour le menſonge : mais vos leçons m'ont bien formé, & je commence, à mentir avec aſſez d'impudence, n'eſt-il pas vrai ?

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Je voudrois quelquefois plus de fineſſe. Vous voyez avec quelle ſagacité le Roi nous écoute & nous interroge : Quelle méfiance de tous les moyens qui s'écartent de ſa bonté naturelle ! Quelle ſollicitude ſur le bonheur de ſon peuple ! Auſſi, malgré tous les pieges dont nous avons environné ſa juſtice & ſa ſageſſe, quelle réſiſtance n'a-t-il pas faite avant d'adopter nos projets ? & peut-être reſiſteroit-il encore, ſans l'adreſſe merveilleuſe avec laquelle je l'ai perſuadé enfin, que nos projets alloient fonder le repos, l'aiſance & la félicité de la claſſe la plus pauvre & la plus intéreſſante de ſes ſujets. Ne ſortons pas de-là : étudiez votre leçon ſur ce texte. Vous ſentez comment il faut démontrer maintenant qu'on indiſpoſe le riche, alors qu'on veut ſoulager le pauvre, & que cette réclamation de la nobleſſe de toutes les provinces, n'eſt autre choſe qu'une conjuration faite avec les parlemens, avec les grands propriétaires du royaume, pour conſerver des avantages uſurpés au préjudice du tiers-état. En mêlant à cette theſe, quelques mots de révolte, de ſédition ; en parlant un peu de ſon autorité compromiſe, offenſée ; j'eſpere que le Roi lui-même repouſſera les mains perverſes qui voudroient déchirer le voile dont nous l'avons enveloppé.

ALBERT.

Prenez garde au moins, qu'à travers le voile, il ne reconnoiſſe la main de ſon frere, ou celle de ſa tante. J'ai avis, meſſeigneurs, que monſieur, que le comte d'Artois lui-même, que madame Adélaïde gémiſſent de nos folies, & qu'ils ſe diſpoſent à parler.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Je ne crains rien : en reſpectant toujours leurs vertueuſes intentions, j'ai rendu ſuſpect tout ce qui les entoure.

LE GARDE DES SCEAUX.

Et la Reine ? C'eſt la Reine qu'il faut ſurveiller.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Je répondrois d'elle ; je la tiendrois dans ma main :

Digitized by Google

ſi le Breteuil étoit éloigné. Pardieu ! mon ami, perdons ce faquin là, ſi vous ne voulez pas qu'il nous perde. Cette impudence eſt elle aſſez forte, de refuſer pour ſa petite-fille les deux cents mille livres que vous avez ſollicitées & reçues pour votre fille? Quelle inſolence! quel orgueil dans le parallele! Et vous ne ſavez pas tout: vous ne ſavez pas la *tartuferie* qu'il vient de jouer ces jours paſſés? il s'eſt préſenté au Roi les yeux baiſſés & le maintien modeſte. » Sire, a-t-il dit, Votre » Majeſté daignera ſe ſouvenir que j'ai eu le malheur » d'élever dans ſon conſeil une opinion contraire aux » édits, dont elle a ordonné l'exécution : cette exé- » cution forcée, me place dans une ſituation inſup- » portable vis-à-vis des provinces pour leſquelles j'ai » la ſignature en commandement. Je ſupplie Votre » Majeſté, de me délivrer de ce fardeau, en accep- » tant ma démiſſion. »

LE GARDE DES SCEAUX.

Et le Roi ne l'as pas chaſſé ſur-le-champ.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Non : je ne ſais quel démon l'inſpiroit en ce moment. C'eſt même avec bonté qu'il lui a répondu : *Je refuſe votre démiſſion ; je la refuſe, par la raiſon même alléguée pour l'obtenir. Reſtez, vous contredirez au moins.* — Voilà, ſans doute, une permiſſion bien expreſſe de tout dire & de tout faire contre nous : en ſentez-vous les conſéquences?

LE GARDE DES SCEAUX.

Comment diable! le danger eſt plus preſſant que vous ne le diſiez. Il faut l'écraſer ; & ne vous aviſez pas d'être délicat ſur les moyens. La beſogne va mal : profitons du mauvais ſuccès pour le perdre ; qu'il ſoit dénoncé par tous nos eſpions, dans toutes les ſociétés, comme le plus grand obſtacle à notre entrepriſe : accuſons-le d'encourager ſourdement les querelles, d'échauffer leur fol eſpoir, & d'enhardir leur réſiſtance : que cette délation parvienne juſqu'au Roi, par des voies indirectes, mais ſûres : ayons des témoins apoſtés, qui atteſtent avoir entendu ce qu'il n'aura pas dit. S'il faut même montrer au Roi des lettres ſignées de lui...

L'ABBÉ MAURI, *avec empreſſement.*

Je m'en charge, monſeigneur.

Digitized by Google

SCENE VII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, BLONDEL, *portant à la main des expéditions & des lettres.*

LE GARDE DES SCEAUX, *à Blondel qui entre*

QU'est-ce ?

BLONDEL.

J'apporte à monseigneur, des lettres à signer & des lettres à lire.

LE GARDE DES SCEAUX.

Ne vous ai-je pas défendu d'entrer lorsque je conférois sur les affaires d'état, dont vous êtes incapable?

BLONDEL.

Je demande pardon à monseigneur. J'ai pensé que quelques lettres étoient pressées. Celle-ci est de Dijon.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Ha ! ha ! du bon homme Courbeton ? il faut la lire.

LE GARDE DES SCEAUX.

Allons, puisque vous permettez? (*à Blondel.*) Venez avec moi.

(*le garde des sceaux sort avec Blondel.*)

SCENE VIII.

LE PRINCIPAL MINISTRE, ALBERT, L'ABBÉ MAURI.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

M. De Lamoignon est un homme rare, il faut l'avouer. Une fermeté que rien n'ébranle, un courage que rien n'étonne, une insensibilité que rien n'émeut; tout ce qu'il faut pour les grandes choses. Le dirai-je cependant ? J'ai quelquefois la folie de penser qu'il gâte son ouvrage.

ALBERT.

On est forcé de convenir qu'il n'épargne rien pour le succès. N'est-il pas vrai, M. l'abbé?

Digitized by Google

L'ABBÉ MAURI.

C'eſt une juſtice qu'il faut lui rendre. Son repos, ſes amis, ſon honneur ; il a tout ſacrifié.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Eh, mon Dieu, meſſieurs ! j'en ſuis d'accord : mais penſons tout haut : nous ſommes ſeuls, & je vous jure le ſecret. N'êtes-vous pas d'avis qu'un autre, à ſa place, auroit trouvé moins d'obſtacles ?

L'ABBÉ MAURI.

Puiſque monſeigneur nous permet la ſincérité, nous lui diront ce dont nous ſommes convenus ſouvent, monſeigneur & moi : « A juger les choſes ſous un certain rapport, on peut croire que M. de Lamoignon étoit moins propre qu'un autre aux choſes qu'il veut exécuter. »

ALBERT.

Ceci doit être expliqué. M. de Lamoignon quand on l'a fait garde des ſceaux, étoit, dans ſon parlement, déteſté de pluſieurs, & redouté de tous. D'après cela, on devoit naturellement s'attendre que tout ce qui viendroit de lui, ſeroit opiniâtrement repouſſé, & que la haine de ſa perſonne ne favoriſeroit pas les œuvres de ſon génie.

L'ABBÉ MAURI.

Et depuis, cette haine ſe propage : elle a gagné les grands ſeigneurs. Avec quel éclat ſcandaleux le duc de Montmorency ne l'a-t-il pas fait exceptér de tous les convives, à la noce de la petite Matignon.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Oh ! ceci eſt une inſolence du Breteuil. Mais, ſouvenez-vous que ſon fils, que Lamoignon ne joint pas ſon régiment, parce que les officiers l'ont très-clairement engagés à reſter chez lui ? Mais, ſavez-vous que M. de Malesherbes, gémiſſant ſur ſon nom déshonoré, vouloit ſe retirer du conſeil, & qu'il reſte, non pas pour protéger ſon couſin qu'il abandonne, mais parce que j'ai encore eu le bon eſprit d'empêcher ſa déſertion ? Il a reçu de la bouche même du Roi, l'aſſurance flatteuſe qu'on avoit encore beſoin de lui, pour quelques mois ſeulement. Mais voyez-vous avec quel acharnement, & quelle affectation ce garde des ſceaux eſt perſonnellement attaqué, dans les arrêtés, dans les proteſtations, dans les pamphlets, dans tous les écrits clandeſtins ? Sa conduite en 1771, en eſt le prétexte aſſez légitime : tandis qu'on conſerve encore

pour

Digitized by Google

pour moi des égards, & qu'on se contente de me montrer du doigt. Je prévois de tout ceci, que la victime, s'il en faut une, est déja désignée, & que le pauvre Lamoignon entraînera dans sa chûte tous ceux qui seront à côté de lui.

ALBERT.

Monseigneur a toujours une prévoyance admirable.

L'ABBÉ MAURI.

Monseigneur a grande raison : il faut être prudent.

ALBERT.

Il ne faut pas se livrer sans réserve.

L'ABBÉ MAURI.

On peut se tenir avec lui, à telle distance, qu'on partage, non pas le danger, mais le spectacle de sa chûte.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Il faudra même se garder de tendre la main pour le soutenir. Tenez, messieurs, laissons-le aller; il va fort bien. Il suffit pour s'en débarrasser de l'abandonner à lui-même. Son caractere impétueux & violent le jettera dans des excès qui, seuls, nécessiteront sa perte. Vous êtes ses conseils & ses amis : songez seulement à ne pas ralentir sa course ; & même, s'il avoit envie de prendre haleine, seroit-ce un si grand mal de l'aiguillonner un peu ?

L'ABBÉ MAURI.

Monseigneur, nous permet-il de ne pas nous oublier?

LE PRINCIPAL MINISTRE.

En doutez-vous ?

SCENE IX.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS ; LE GARDE DES SCEAUX, *une lettre à la main.*

LE GARDE DES SCEAUX.

La rage m'étouffe! Est-ce à moi? est-ce à Lamoignon qu'on ose faire injure ?

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Qu'est-ce donc ?

LE GARDE DES SCEAUX, *lui donnant la lettre.*

Lisez, monseigneur, & voyez s'il est un Dieu qui puisse retenir ma vengeance.

Digitized by Google

LE PRINCIPAL MINISTRE, *après avoir lu.*

Le mariage rompu ! la perte n'eſt pas grande : ſans doute : mais l'inſulte eſt bien impudente, & le procédé bien mal-honnête. Eſt-il devenu fou, ce miſérable Courbeton ? Songe-t-il aux ſots propos de la cour, de la ville ? Songe-t-il aux moyens qu'un MINISTRE DU ROI peut employer contre de pareilles avanies ?

LE GARDE DES SCEAUX.

Et la lettre ne dit pas tout : elle ne dit pas que toute la ville de Dijon s'eſt portée en foule aux genoux de la petite bégueule ; que toutes les communautés, depuis l'hôtel-de-ville, juſqu'aux ſavetiers, ont été en appareil lui offrir des couronnes & des bouquets ; qu'on a jeté des fleurs ſur ſon paſſage.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Je conçois cela, & j'approuve votre reſſentiment.

LE GARDE DES SCEAUX.

Je penchois vers la modération ; vous l'avez vu. Soyez donc modéré avec de tels imprudents ! Que feront-ils au Roi, s'ils traitent ainſi ſes miniſtres ? J'en ſuis fâché monſeigneur ; mais la révolte ſe décide avec trop d'audace, & la violence ſeule peut la réprimer.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Je commence à le croire.

ALBERT.

La douceur n'eſt ſouvent qu'une foibleſſe dangereuſe.

L'ABBÉ MAURI.

La violence a quelques abus, mais elle eſt ſouvent néceſſaire.

LE GARDE DES SCEAUX.

Indiſpenſable, monſieur. Allons : que la Bretagne, le Dauphiné, le Béarn, la Bourgogne, la Provence ; que toutes ces provinces révoltées, ſoient à l'inſtant inondées de ſoldats. Ah !.. ſcélérats ! vous ne voulez pas de mon fils !.. Que leurs députés, s'ils arrivent, ſoient ſaiſis & empriſonnés ! portons le fer & le feu aux quatre coins du royaume ! que tous les fléaux enſemble ravagent cette terre funeſte ? que le frere égorge ſon frere ! que le pere s'abreuve du ſang de ſon fils ! que les enfans ſoient écraſés ſur le ſein de leurs meres ! que la famine dévore ce qui pourra échapper au carnage ! Faiſons de la France un vaſte tombeau, &

Digitized by Google

quand nous ferons ſeuls, qui nous empêchera de régner ?

L'ABBÉ MAURI.

Ainſi ſoit-il.

Fin du ſecond Acte.

N. B. *La durée de l'entr'acte dépend des événemens.*

ACTE III.

La ſcene eſt dans l'antichambre du Roi.

SCENE PREMIERE.

LE BARON DE BRETEUIL, LE CHEVALIER DE GUER, Député de Brétagne; LE COMTE DE VIENNOIS, Député du Dauphiné; LE COMTE DE SABRAN, Député de Provence; LECHEVALIER DE MESPLESSES, Député du Béarn; MADAME D'EPRÉMESNIL & ſes deux FILLES.

LE CHEVALIER DE GUER.

AInſi donc, M. le baron, le Roi daigne écouter les gémiſſemens de ſon peuple; & la France ſaura que vous avez contribué à ce bienfait.

LE BARON DE BRETEUIL.

Je ne ſuis qu'un ſoldat; j'ai exécuté les ordres de mon Roi, voilà tout: j'ai rempli ſes intentions. Je n'ai point approuvé les moyens choiſis pour réſiſter à ſes volontés. Il n'exiſte, à mon avis, qu'une loi ſupérieure à l'autorité du Roi; c'eſt le bonheur de ſon peuple: je ne connois pas les autres. Lorſqu'un Roi eſt trompé (& les plus grands Rois peuvent l'être,) ſon peuple n'a pour l'éclairer, d'autre reſſource, que la priere conſtante, importune, opiniâtre même, ſi vous voulez; mais la priere ſeule. Et comment donc, meſſieurs! en Dauphiné, en Bretagne, on s'attroupe! on s'arme! on menace le porteur de ſes ordres! on inſulte ſes repréſentans! on parle hautement de révolte & d'indépendance!... meſſieurs, meſſieurs! les choſes ont été portées trop loin: & ce qui m'afflige

Digitized by Google

davantage; c'eſt qu'on ne connoît pas le Roi au fond de vos provinces. Avec quelle intrépidité j'ai vu ſouvent calomnier ſes intentions paternelles! avec quel empreſſement, dans toutes circonſtances, il ſacrifieroit tout au repos de ſes ſujets; tout juſqu'à ſon autorité dont on le croit ſi jaloux! Non meſſieurs, vous ne le connoiſſez pas.

LE CHEVALIER DE GUER.

Notre conduite, monſieur le baron, prouve le contraire: elle prouve au moins que nous avons de ſes ſentimens juſtes & bienfaiſans, l'idée que vous venez d'en donner. C'eſt notre confiance extrême dans ſa juſtice & dans ſa bienfaiſance qui animoit nos efforts à lui réſiſter; certains, qu'en apprenant à quelles mains odieuſes il s'étoit livré, dans quelle erreur nos deux tyrans l'avoient plongé, de quelle barriere ils l'avoient entouré pour le rendre inacceſſible; (& vous le ſavez, monſieur le baron, puiſque vous étiez forcé vous-même de garder le ſilence:) certains, dis-je, qu'alors il applaudiſſoit la réſiſtance généreuſe qui va raffermir ſon trône ſur les fondemens de la loi.

LE BARON DE BRETEUIL.

J'eſpere, au moins, qu'il la pardonnera. Vous pouvez, meſſieurs, avec cette confiance dont vous parlez, & qui ne ſera pas trompée, attendre ici ſa réponſe; & il ſe prépare dans ce moment-ci des événemens...

(*Le baron de Breteuil entre chez le Roi.*)

SCENE II.

Les DÉPUTÉS des différentes provinces; Madame D'ÉPREMESNIL, & ſes deux FILLES.

LE COMTE DE SABRAN.

MAlgré l'air empeſté de ce ſéjour, malgré le menſonge & la fourberie qui nous environnent; un preſſentiment heureux m'annonce le plus beau jour de ma vie. Et vous, madame, (*à madame d'Epremeſnil.*) de quelle gloire il ſera couvert, cet époux que vous allez rejoindre!

Madame D'ÉPREMESNIL.

Ah! j'ai beſoin de cette conſolation. Lorſqu'il me

Digitized by Google

fut enlevé, cette enfant (*elle montre sa fille aînée.*) étoit mourante : forcée de la suivre à Forges, pour la sauver, je fus privée de la seule consolation qui me restoit ; d'aller m'enterrer avec mon époux, ou du moins, d'habiter la ville, le hameau le plus voisin de sa prison. Les eaux & la providence m'ont rendu ma fille ; & nous venons ensemble d'obtenir de la sensibilité du Roi, la faveur de rassembler sur le même rocher, aux confins de la Provence, une famille dont l'union la plus tendre a toujours fait le bonheur.

LE COMTE DE SABRAN.

Quelle figure céleste ! Ces deux demoiselles, madame, ont été trop bien partagées. Avec tant d'attraits, être encore les filles de M. d'Éprémesnil.

Madame D'ÉPRÉMESNIL.

Elles n'ont pas cet avantage. Mon premier mari, M. Thilorier, est leur pere : mais M. d'Éprémesnil les a adoptées, elles n'ont rien perdu. (*On voit entrer la suite du principal ministre.*) Cette foule d'esclaves nous annonce un Satrape.

LE CHEVALIER DE GUER.

C'est l'archevêque.

SCENE III.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS ; LE PRINCIPAL MINISTRE ; Foule d'esclaves, parmi lesquels on distingue l'Abbé MORELLET.

LE PRINCIPAL MINSTRE. (*Il s'arrête devant madame d'Éprémesnil.*)

IL m'est bien dur de vous annoncer, madame, que la bonté du Roi ne s'accorde pas avec la nécessité des circonstances : la liberté de M. d'Éprémesnil est encore une grace impossible.

Madame D'ÉPRÉMESNIL.

Je demanderois sa liberté, monseigneur, s'il avoit mérité ses fers ; je ne demande que la faculté d'aller le joindre ; & c'est au Roi que je me suis adressée.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Au Roi, madame ! Et pourquoi douter ainsi de mes sentimens ? Lorsque nous avons appris que M.

Digitized by Google

d'Éprémesnil étoit traité avec une rigueur contraire à nos intentions, à la bonté du Roi, autant qu'elle étoit déplacée; n'a-t-il pas été mis sur-le-champ dans un état de douceur & d'aisance, tel que je pourrois le desirer moi-même?

Madame D'ÉPRÉMESNIL.

Je sais ce que M. de Breteuil a fait à cet égard, & il ne doute pas de ma reconnoissance.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Je n'aurai donc jamais le bonheur de voir qu'on me rende justice. Et vous, messieurs, (c'est aux députés des provinces que je parle, sans doute,) aurai-je le même reproche à vous faire? Depuis que vous êtes ici, on peut croire que vous n'avez pas eu besoin de moi.

LE CHEVALIER DE GUER.

La premiere loi qui nous fut imposée par les provinces que nous représentons ici, est de ne voir ni le garde des sceaux; ni vous, monseigneur.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Cette défense n'est pas civile: elle seroit contraire à toutes les regles: permettez-moi d'en douter.

LE CHEVALIER DE GUER.

N'en doutez pas: cette défense est exprimée dans nos pouvoirs; voici les miens. Ils sont signés, comme vous voyez, de huit cents soixante-six gentilshommes Bretons; & ce nombre ne comprend que les plus considérables. La Bretagne a de plus, deux mille cinq cents gentilshommes qui n'ont pas signé, & qui signeront demain si cela peut vous plaire.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Je ne l'exige pas, je vous assure.

LE CHEVALIER DE GUER.

Mes pouvoirs sont illimités. Je suis autorisé, si un seul des douze nobles qui m'accompagnent, pouvoit être séduit ou intimidé, par interêt ou par foiblesse, de le renvoyer chez lui, & d'en choisir un autre. Je suis autorisé à faire avec le gouvernement, tel traité qui me paroîtra convenable, certain que ma décision sera confirmée par la province.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Je veux bien, monsieur, tolérer une expression dont vous n'avez pas calculé toute la valeur. Des sujets sont-ils admis à traiter avec leur Roi? Mais à

Digitized by Google

Dieu ne plaise dans ce moment, qu'une vaine dispute de mots éloigne la paix dont le retour est si facile! Vous venez réclamer la conservation des traités, capitulations & privileges de la Bretagne: vous, Monsieur, de la Provence: vous, de Béarn; & vous, du Dauphiné. Le mal est de ne pas s'entendre. Le Roi n'a jamais voulu porter atteinte aux capitulations des provinces. Il l'a déclaré assez formellement dans son édit de *cour plénière*; & s'il le faut, pour vous tranquilliser, je suis tout prêt à solliciter de Sa Majesté, une déclaration plus expresse, & dont le sens soit au-dessus de toute maligne interprétation.

LE CHEVALIER DE GUER.

Comment, monseigneur, vous tenez à cette petite ruse? Lorsque, dans votre édit de *cour plénière*, vous attribuez à ce fanatique tribunal, le droit de vérifier, *provisoirement*, tous les impôts du royaume; avez-vous excepté les impôts de la Bretagne? entendez-vous les excepter? Auriez-vous le courage de le dire? Aurions-nous le courage de le croire, & la confiance insensée, que vous respecteriez nos privileges, après avoir asservi le reste de la France? Non, monseigneur, je ne sollicite point ici une déclaration qui excepte la Bretagne de la loi générale: le premier vœu de ma province est de n'arrêter aucun arrangement particulier, que l'arrangement général ne soit consommé.

LE COMTE DE VIENNOIS

Le Dauphiné a pris la même résolution.

LE CHEVALIER DE MESPLESSES.

Le Béarn pense de même.

LE COMTE DE SABRAN.

Et c'est aussi le vœu de la Provence.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Comment donc, messieurs, une confédération!

LE CHEVALIER DE GUER.

Daignez nous entendre, monseigneur: notre raison est si simple & si claire, qu'il vous sera, je pense, impossible d'y répondre. La Bretagne est unie (& l'on peut dire la même chose des autres provinces qui réclament;) la Bretagne est unie à la France, comme Monarchie: elle n'est point unie à la France comme tout autre gouvernement. Vous le voyez; il faut que le sort de la France soit

Digitized by Google

décidé avant de prononcer ſur le ſort de la Bretagne, Si la France eſt toujours Monarchie, les Bretons ſeront toujours Français : ſi la France ceſſe d'être Monarchie, la Bretagne ceſſe d'être à la France.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Voilà ce que vous appellez une raiſon ! c'eſt un ſophiſme enfanté par l'eſprit de révolte.

LE CHEVALIER DE GUER.

Ce mot n'eſt pas réfléchi, monſeigneur. Des révoltés ne vous parleroient pas ainſi ; des révoltés oppoſeroient aux actes de violence & de tyrannie, que vous prodiguez avec tant d'indiſcrétion, d'autres moyens que les larmes & ſupplications. Vous envoyez vingt mille ſoldats en Bretagne ! avez-vous le projet de la conquérir ou de la dévaſter ? & vous ne ſavez donc pas de quels efforts nous ſerions capables : ſi nous avions recours aux artifices qu'on ne rougit pas d'employer contre nous. Vous ne ſavez donc pas que le ſeul mot, *gabelle*, prononcé dans nos villages, armeroit à l'inſtant quatre vingt mille payſans, & que vos ſoldats ſeroient égorgés dans vingt-quatre heures.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Que dites-vous là, monſieur ? Gardez-vous de répéter un tel propos.

LE CHEVALIER DE GUER.

Manifeſter ce moyen, c'eſt y renoncer, Vous n'avez donc pas obſervé que la Bretagne & la Provence ſont nos ſeules provinces maritimes ; & qu'en ſéparant vous-mêmes ces deux provinces de la France, vous privez ce grand empire, de ſa ſeconde force, de l'avantage unique qui réunit dans la main de ſon Roi, les deux puiſſances de la mer & de la terre ? Je ſais qu'un tel langage peut vous déplaire. Ceux qui ont arraché deux magiſtrats du tribunal le plus ſaint ; ceux qui ont aſſiégé les temples de juſtice comme des villes de guerre, peuvent exercer contre moi une violence moins ſcandaleuſe. Vous pouvez me mettre à la Baſtille ; mais vous y mettrez auſſi les douze gentilshommes qui m'accompagnent, les huits cents ſoixante-ſix qui ont ſignés

mes

Digitized by Google

mes pouvoirs, & les deux mille cinq cents qui ne les ont pas signés.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

C'est donc à moi seul que les reproches s'adressent; & sans compter des circonstances pénibles & des raisons impérieuses qu'on ne veut pas balancer, on s'obstine à ne pas voir que les loix, leurs sanctuaires & leurs ministres ne sont pas sous ma dépendance; qu'il n'étoit pas a mon pouvoir d'empêcher un éclat qu'un autre a commandé, & qui, je l'avoue, a dû faire quelque impression fâcheuse.

LE CHEVALIER DE GUER.

Auriez-vous la prétention, monseigneur, de faire croire à vos sentimens patriotiques?

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Pourquoi non, monsieur, Je suis le ministre de la nation, bien plus que le ministre du Roi.

LE CHEVALIER DE GUER.

Vous, monseigneur, le ministre de la nation Quel langage, y pensez-vous? Vous a-t-elle choisi. Où sont ses pouvoirs, & qu'avez-vous fait pour elle? Vous avez voulu la tromper & l'asservir... Malheureuse nation. Tu étois autrefois l'exemple & l'arbitre du monde; aujourd'hui; quand toute l'Europe s'agite pour de grands intérêts, tu perds dans une inaction forcée, son influence politique. Mise à l'écart par les autres peuples, comme un peuple inutile, méprisée par ses ennemis, insultée par ses alliés qu'elle a traîtreusement abandonnés, la France n'est plus occupée, graces à vous, qu'à déchirer ses entrailles, à disperser, de ses propres mains, les déplorables restes de sa richesse engloutie & de sa gloire éclipsée.

LE PRINCIPAL MINISTRE.

Nous rendrez-vous aussi responsables des événemens qui nous ont précédés? Dans tous les cas, monsieur, vous devez, ce me semble trop de respect au Roi, pour refuser quelques talents à ceux qu'il a choisis pour gouverner ses états.

LE CHEVALIER DE GUER.

Monseigneur, vous savez ce qu'à dit un de vos bons amis: » les grandes places sont des roc

Digitized by Google

» escarpés, que l'aigle seul & le reptile peuvent » atteindre. » Êtes-vous aiglè?..,

LE PRINCIPAL MINISTRE,

(*s'adressant aux autres députés.*)

Messieurs, messieurs, la parole de M. de Guer est impétueuse. Il n'est guere possible de raisonner avec lui & de s'entendre. Je sais que dans son réglement sur l'administration de la justice, & même dans la composition de la *cour plénière*, M. le garde des sceaux a glissé des choses qui peuvent déplaire : je n'en suis pas fâché : on réclame, on se rapproche, on discute, les sacrifices sont réciproques, & tout s'arrange. Je ne tarderai pas à me rendre chez le Roi. Insensible à des soupçons injurieux, je ne prétends me venger qu'en rappellant sur une nation, que j'idolâtre, des jours de calme & de bonheur.

(*Il sort. Les esclaves restent au fond du théâtre.*)

SCENE IV.

LES DÉPUTÉS, Madame D'EPREMESNIL & ses deux filles.

LE CHEVALIER DE GUER.

TOn artifice est inutile. Tu caresse vainement aujourd'hui cette nation que tu as voulu perdre, & qui va te punir ! oh, mes amis : connoissez cet homme tout entier. Comblé des bienfaits de la Reine, ouvrage de ses augustes mains, élevé par elle à la plus haute dignité, le traître blasphême contre la divinité qui le protege, n'a-t-il pas fait répandre, par ses vils agents, dans la capitale & dans nos provinces, le bruit scandaleux que cette assemblée de la nation, seul remede aux maux qui nous accablent, c'est lui qui la désire, qui la provoque de toutes ses forces ; tandis que la Reine seule l'éloigne & la rend impossible? (*en s'adressant à la suite du principal ministre.*) Esclaves, ne dites-vous pas à tous ceux qui daignent vous entendre, que votre maître n'a lui-même excité le désordre universel, que pour forcer la convocation des états?

Digitized by Google

LE COMTE DE VIENNOIS.

Taiſez-vous : voici l'autre tyran.

LE CHEVALIER DE GUER.

Me taire devant lui.

SCENE V.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, LE GARDE DES SCEAUX, Foule d'eſclaves parmi leſquels on diſtingue ALBERT, PIÉPAPE, L'ABBÉ MAURI, DAGOULT, &c.

LE GARDE DES SCEAUX.

(Il s'arrête au milieu du théâtre, vis-à-vis madame d'Epremeſnil.)

QUelle eſt cette femme ?

DAGOULT.

Monſeigneur ne connoit pas madame d'Epremeſnil ?

LE GARDE DES SCEAUX.

Comment donc ? elle a l'audace de préſenter ici l'épouſe d'un révolté, d'un homme que l'indulgence du Roi pouvoit ſeule ſouſtraire au dernier ſupplice ?

Mad. DE PREMESNIL.

Ah ! Dieux, quel langage barbare : *(à ſes filles.)* Mes enfans ; ſoutenez votre mere expirante.

LE CHEVALIER DE GUER.

Voyez, avec quel orgueil, le cruel inſulte à la foibleſſe d'une femme.

LE GARDE DES SCEAUX.

Quelques murmures inſolens frappent mon oreille.

LE CHEVALIER DE GUER.

C'eſt moi.

LE GARDE DES SCEAUX.

Et qui êtes-vous ?

LE CHEVALIER DE GUER.

Je ſuis l'un de ceux dont la préſence doit vous faire trembler. Baiſſez les yeux devant les députés des provinces que vous avez livrées à toutes les horreurs de la guerre & du déſeſpoir.

LE GARDE DES SCEAUX.

Ha ! ah ! Meſſieurs c'eſt vous ; je ſuis bien aiſe

Digitized by Google

de vous voir. Vous êtes donc les représentans de ces sujets rebelles, dévoués, à la vengeance la plus éclatante! Vous venez donc apporter vos têtes à l'échaffaud, qui les attend.

LE CHEVALIER DE GUER. (1)

Nous sommes à l'abri du trône, & tu n'est plus à craindre, homme incapable & superbe. Dans ce moment même, le Roi jette un regard paternel sur la longue histoire de nos malheurs & de tes attentats. Frémis, la vérité l'éclaire; & bientôt tu rendras compte à ton souverain, à ta patrie assemblée, des larmes & du sang que tu fis répandre. Si les services de tes ayeux, si la pitié du Roi, si toute autre considération te dérobe au châtiment, au moins tu n'échapperas pas à tes remords, tu vivras seul avec le souvenir du mal que as fais.

LE GARDE DES SCEAUX.

Esclaves! qu'on le saisisse, & qu'on attende l'ordre du Roi, que j'apporte à l'instant.

SCENE VI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, LE COMTE DE MONTMORIN.

LE COMTE DE MONTMORIN, *sortant tout-à-coup de la chambre du Roi, & arrêtant M. de Lamoignon qui se disposoit à y entrer.*

Vous entriez chez le Roi, monsieur de Lamoignon?... Un moment, s'il vous plaît; j'ai d'importantes nouvelles à vous apprendre... L'archevêque de sens...

LE GARDE DES SCEAUX.

L'archevêque de sens!...

(1) *N. B.* Le chevalier de Guer joue ici le rôle d'un homme libre, tandis que depuis long-tems, hélas! il est dans les fers. Nous n'avons à répéter ici, que ce qu'on a déja dit dans *l'avis des éditeurs*. Encore quelque tems, & l'on verra si l'abbé de Vermond a deviné juste; & s'il y a une *sorte de compensation* entre quelques événemens de cette pièce, *qu'on a éloignés*, & la catastrophe qui se trouve *rapprochée* à certains égards.

Digitized by Google

LE COMTE DE MONTMORIN.

Est disgracié. M. le Comte d'Artois (*& vous savez cela mieux que moi, M. de Lamoignon*) lui faisoit depuis quelque tems une guerre assez ouverte... Le zèle patriotique de ce prince a surmonté enfin tous les obstacles qui s'opposoient au renvoi du principal; & dans ce moment-ci même, on lui prononce vraisemblablement son arrêt.

LES DÉPUTÉS

Ciel! le moment de la vengeance seroit-il arrivé?

LE GARDE DES SCEAUX, *avec une joie dissimulée.*

Il est disgracié!... (*A part.*) Necker? notre cabale triomphe! (*Haut.*) J'en suis sincérement affligé; j'avois pour M. de Sens une estime, une vénération... Et, il est exilé sans doute?

LE COMTE DE MONTMORIN.

Non, monsieur le garde des sceaux, non: il ne l'est point. Je m'empresse à mettre votre ame à l'aise. Le Roi est bon: il en a moins coûté à son cœur de croire que M. de Sens s'étoit trompé, que de présumer seulement qu'il ait eu l'intention de le tromper. Il renvoie son ministre, parce qu'il est persuadé que le bien de son peuple l'exige; mais il comble de bienfaits M. l'archevêque... Le chapeau de cardinal pour lui... Son neveu nommé coadjuteur...

LE GARDE DES SCEAUX, *avec dépit.*

Le chapeau de cardinal: mais, mais en êtes-vous bien sûr, monsieur le Comte?... Comment la Reine?....

LE COMTE DE MONTMORIN.

La Reine sait tout. Elle est prévenue que, par des menées odieuses on a tenté de lui ravir l'amour & la vénération des françois; mais cette généreuse princesse, à l'exemple de son auguste époux, se plaît à se dissimuler l'auteur de cet artifice coupable: & un trait digne d'elle, & seul capable de lui réconcilier le cœur de tous ses sujets, un trait au dessus de tout éloge; (Jugez-en vous-même, monsieur le garde des sceaux.) Cette princesse, qui connoit la haine que tout le monde a pour l'archevêque de Sens, craignant que le peuple, dans le délire où va le plonger le renvoi d'un ministre qu'il abhorre...

Digitized by Google

LE GARDE DES SCEAUX

Eh bien !

LE COMTE DE MONTMORIN.

Eh bien, M. le garde des ſceaux ; la Reine, pour ſauver M. l'archevêque, de toutes les avanies que le public prépare à cet ex-miniſtre, a obtenu du roi, qu'il pût aller à Rome prendre le chapeau. Pendant ſon abſence ; les eſprits ſe calmeront ; & au bout de quelques mois, il reparoîtra paiſiblement à la cour, où la pourpre romaine ne tardera pas à effacer les torts apparents ou effectifs de l'archevêque de Sens.

LE GARDE DES SCEAUX.

(*A part.*) J'enrage. (*Haut.*) Monſieur le Comte, pardon ſi je vous quitte ; j'entre chez le Roi : j'ai un nouvel arrêt à ſolliciter en faveur de mes grands bailliages, & les ordres du Roi à prendre (*Il montre les députés.*) Contre ces perturbateurs du repos public ; des révoltés...

LE COMTE DE MONTMORIN, *avec indignation.*

C'en eſt trop !... N'allez pas plus loin, M. de Lamoignon ; le Roi m'a chargé de vous demander les ſceaux ſur le champ : il vous défend de vous préſenter devant lui ſon indulgence s'eſt épuiſée en faveur d'un miniſtre, votre complice peut-être, mais, moins coupable que vous. La Reine elle-même, malgré la bonté de ſon cœur, n'a pas daigné devenir votre appui. Il eſt tems, enfin, qu'une nation reſpectable ſe réconcilie avec le meilleur des monarques. Sa Majeſté vous ordonne de vous retirer à Bâville. (*A Dagoult.*) Dagoult ! vous avez entendu l'ordre du Roi, c'eſt vous qu'il charge de l'exécuter.

LE GARDE DES SCEAUX, *tombe dans un fauteuil.*

Quel coup de foudre !

DAGOULT : *ayant quitté le Chevalier de Guer ; dont il s'étoit ſaiſi précédemment par l'ordre du garde des ſceaux.*

Allons, monſeigneur, point de foibleſſe. Nous dinerons à Bâville tout comme ici... M. d'Eprémeſnil y ſera peut-être... Monſeigneur : le *trio* ſeroit plaiſant !

Digitized by Google

LE GARDE DES SCEAUX.

Suis-je assez humilié !... (*Il tombe dans une espece d'assoupissement léthargique.*)

LE COMTE DE MONTMORIN, *aux députés.*

Vous, messieurs, portez dans vos provinces la consolation & la paix; annoncez au peuple, la clémence du ROI & sa justice. A sa voix, la nation va s'assembler; les loix se réveilleront: la constitution s'affermira, les abus disparoîtront, la confiance va renaître de toute part; enfin; l'EMPIRE le plus puissant de la terre deviendra aussi le plus fortuné. (*A madame d'Epremesnil.*) Madame, la justice du ROI est enfin éclairée. (*Il lui remet un papier cacheté*:) Voici la liberté de votre époux.

LE CHEVALIER DE GUER.

Mad. D'EPREMESNIL, & ses deux filles, *avec l'expression de la reconnoissance.*

Ah! dites-lui, monsieur, que la France entiere est à ses genoux.

(*Le Comte de Montmorin rentre chez le roi.*)

SCENE DERNIERE.

LE GARDE DES SCEAUX, les Députés, madame D'EPREMESNIL, & ses deux filles.

(*ALBERT, PIEPAPE, l'abbé MAURI & les autres esclaves sortent pendant cette scene, en insultant, par des gestes de mépris, l'idole qu'ils viennent d'encenser. DAGOULT seul reste, les yeux fixés sur sa nouvelle proie.*)

LE GARDE DES SCEAUX, *il est toujours assis dans son fauteuil, & paroît se réveiller d'un long sommeil.*)

OU suis-je? Quels objets m'environnent! dans quels lieux m'a-t-on transporté quelles ténébres épouvantables, & quel silence effrayant! Je m'efforce en vain de rappeller mes idées: j'étois naguere assis sur un trône dor, & je marchois sur la foule de mes ennemis renversés. Mais un bruit affreux vient frapper mon oreille! Un bruit de verroux & de chaînes! A la lueur des flambeaux qui m'éclairent, j'entrevois un

Digitized by Google

cachot ; des ſatellites ! Pour qui ſont ces fers que vous apportez ? Pour moi ! Vous en chargez mes mains ! vous me garrotez comme un vil criminel ! Vous me forcez de vous ſuivre ! Ah ! la lumiere m'eſt rendue ! Une foule curieuſe s'empreſſe ſur mes pas. Tous les yeux me lancent la foudre, & des cris de malédiction retentiſſent autour de moi ! Où me conduiſez-vous ? Dieux ! je reconnois ces voûtes auguſtes... Je n'irai pas, cruels ! vous me faites marcher ſur des ſerpents ! Mais on m'entraîne, on m'enleve. O ! terre ! engloutis l'infortuné Lamoignon ! Me voici devant le tribunal redoutable que j'ai profané ſi long-temps. Je les vois tous, tous : les voilà. Voilà d'Aligre, d'Ormeſſon, Bochard, de Gourgues ! Eh bien ! que voulez-vous de moi ! êtes-vous aſſemblés pour me juger ? Grace ! grace ! je l'implore à genoux, & je confeſſe mes crimes. (*Il ſe jette à genoux.*) L'orgueil & la haine m'ont égaré. Je vous abhorrois, j'ai trompé le Roi, j'ai renverſé les loix, j'ai perdu la nation pour vous écraſer. Protégez-moi, vous, du moins, qui fûtes mes amis ! d'Outremont, Glatigny, Paſquier ! Mais vous détournez les yeux ! vous m'abandonnez ! Eh bien ! mon courage me reſte. (*Il ſe releve.*) Lamoignon à vos pieds ! quelle infamie ! Je ſaurai braver vos fureurs. Je ne mourai pas ſans avoir ſignalé ma vengeance. Je romprai mes fers : je me jetterai ſur vous comme un lion rugiſſant, je veux briſer vos têtes & déchirer vos entrailles. *Tiens, tiens*, de Gourgues, *voilà le coup que je t'ai réſervé* ! (*il retombe.*) Mais je ſuccombe : toutes mes forces m'abandonnent. Un friſſon mortel... Je... Ah !... Ah !... Ah !... (*Il ne jette plus que des cris inarticulés, ſa voix s'éteint, ſa gorge s'enfle, il reſpire à peine... il meurt.*)

LE CHEVALIER DE GUER.

Trône de Louis XII & de Henri IV, tu ne ſeras pas ébranlé. Amis : allons mettre aux pieds du Roi, nos hommages, & nos vœux & nos ſermens.

(*On baiſſe la toile.*)

FIN.

P. S.

Digitized by Google

P. S. Toute merveilleuse que soit la comédie que nous présentons au public, nous ne pouvons dissimuler que les gens d'un goût difficile pourront y trouver quelques défauts. Nous aurions d'excellentes choses à dire à l'appui de l'ouvrage, & même en faveur des fautes apparentes qu'on pourroit y remarquer, mais le temps nous presse. Cette comédie est attendue avec impatience, ainsi nous nous bornerons à transcrire ici une lettre que nous avons reçue du charmant abbé qui en est l'auteur.

LETTRE de l'abbé DE VERMOND aux éditeurs.

Paris, le 23 août. 1788.

» En vérité, messieurs, il faut que vous m'ayez furieusement enivré avec vos éloges, pour que je me sois décidé à mettre mon drame au jour. J'entends déjà bourdonner autour de moi un essaim de *connoisseurs* de profession, se récrier contre l'auteur, & disséquer l'ouvrage du pauvre *Vermond*. Croyez-vous, par exemple, que l'Abbé *Morelet* & l'Abbé *Maury*, qui, en leur qualité d'académiciens, & d'académiciens de l'académie Française, doivent s'y connoître, me passeront les trois unités sacrifiées, ou à-peu-près; la longueur de quelques scenes, ou on *les fait agir & parler plus qu'il ne convient vou-* *lu*; la durée des entre-actes, &c. &c. &c.? Et votre Lamoignon, qui connoît & respecte son Moliere, comme son Code!... Oh! c'est votre M. de Lamoignon qui me fait trembler, moi! Que dira-t-il de voir les lois théâtrales sacrifiées & point de personnage en scene qui soit en opposition avec lui? Que dira-t-il du dialogue avec le cousin Maupeou? du monologue de la fin, & du dénouement anticipé, dans lequel on le fait mourir dans les bras de Dagoult?...

» Et la plaisanterie, d'aller, tout exprès à Bâville, faire imprimer la cour plénière, sur la même presse qui a servi à la *correspondance*!... Messieurs, messieurs! tout cela deviendra tragique; je vous gage l'abbaye que me vaudra ma piece, que le Lamoignon se piquera au jeu, & qu'il fera faire de ma comé-

Digitized by Google

» die, une critique aussi en regle que celle du Cid ;
» gare encore qu'il n'en persécute les éditeurs avec
» plus d'acharnement, que Richelieu n'a tourmenté
» Corneille. Pour moi, je suis fort tranquille : je
» dirai au bon Lamoignon, que je n'ai aucune part
» à tout ceci ; il me croira, ou fera semblant de me
» croire ; il boudera à son ordinaire, c'est-à-dire, il
» fera comme ce joueur qui, perdant toute sa fortune
» au jeu, s'arrachoit les entrailles avec le flegme
» d'un Stoïcien.

» Adieu, mes amis : faites prendre lecture de ma
» comédie aux officiers du baillaige de Ville-Franche ;
» cela pourra les amuser.

» A propos : le pauvre archevêque est depuis vingt-
» quatre heures entre deux étaux : on assure que c'est
» lundi qu'il fait le *saut périlleux*. Vous verrez qu'il
» s'en tirera mieux que Sancho-Pança du château de
» la comtesse. Je suis bien aise, au surplus, de l'a-
» voir ménagé dans mon dénouement ; *je n'aime pas*
» *battre les gens à terre*.--- Me croirez-vous une au-
» tre fois ?... Eh bien! quand je vous l'ai dit, que
» Lamoignon ne feroit retraite que le dernier? Rap-
» pellez-vous de la fable du bon LA FONTAINE, que
» je vous citai l'autre jour chez la comtesse de***

Nonobstant la légéreté
A ses pareils si naturelle,
Ses confreres, les beaux esprits,
Firent tant que le *chef de cette république*,
Par *raison* ou par *politique*
Décampa bientôt du logis.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 06867 9658

Digitized by Google

Digitized by Google

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 06867 9668

Digitized by Google

Digitized by Google